

LA
REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
esten raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-QUATRIÈME ANNÉE

N° 9. — SEPTEMBRE 1901.

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

TABLE DES MATIÈRES DU N° 9.

Les origines et les grands faits du spiritualisme en Amérique. — G. Béra..	513
Réincarnation. — Professeur Moutonnier.....	521
Les Plans de l'espace (<i>suite</i>).....	526
Profession de foi du comte Tolstoï. — J. de Kronhelm.....	529
Tolstoï et la vie future. — Algol.....	532
Une visite de Jésus chez Lazare. — M. A. B.....	533
Eusapia Paladino à Gênes. — Professeur Moutonnier.....	543
Trois réponses aux questions de M. Béra.....	548
Un épisode de la vie du prince Louis-Ferdinand de Prusse. — J. de Kronhelm.....	554
Dessins médianimiques de Mme A. Teissier, — Spero.....	555
Un nouveau médium remarquable. — G. Béra.....	557
Une question au « Light ». — G. Béra	557
Les ennemis du spiritisme. — Blanche Sari-Flégier	558
La famille Hernadec (<i>suite</i>). — Ed. Grimard.....	561
Correspondance. Lettres de M. Falcomer et de M. Isidore Plaquet....	568
Prédictions. — J. de Kronhelm	571
Nécrologie. Désincarnation de M. M. Fidler.....	573
Souscription en faveur de la famille Fox-Jencken.....	575
Bulletin des sommaires.....	575

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à Madame P.-G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco: le port en sus pour l'étranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

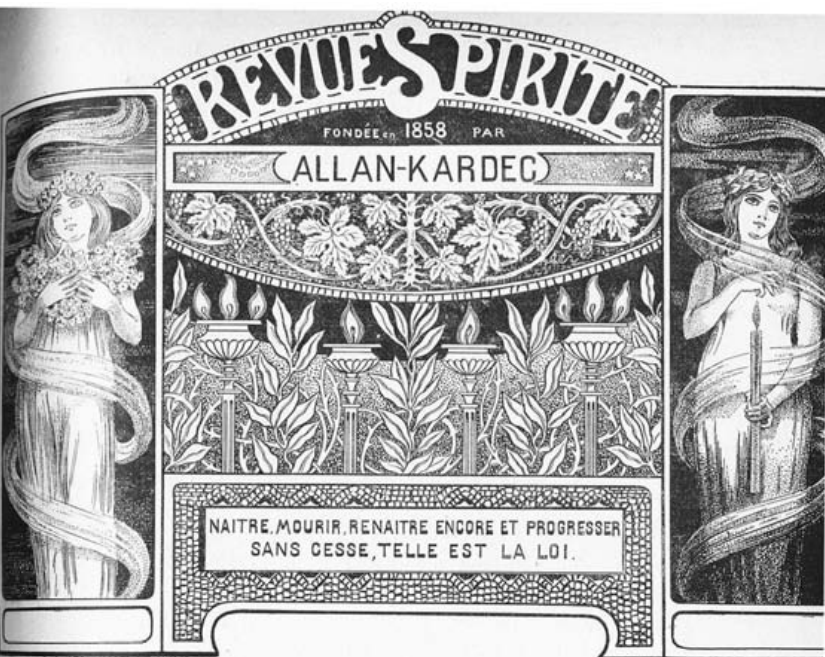
La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de postes, à l'ordre de Madame P.-G. LEYMARIE. On ne fait point traite sur les Souscripteurs.

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 42 premières années, 1858 à 1899, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863; 1873 et 1874 (3 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chaque. — 43^e année, 1900, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide*, prix : 2 fr. 50 par volume. Pour les abonnés à la *Revue*, prix spécial pour la collection entière.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

44^e ANNÉE.

N° 9.

1^{er} SEPTEMBRE 1901.

LES ORIGINES ET LES GRANDS FAITS DU SPIRITUALISME EN AMÉRIQUE (1)

GEORGE WILLETTTS

Avant de quitter définitivement cette remarquable famille Fox, il est nécessaire, pour comprendre l'influence bienfaisante que le spiritualisme exerça dès le début, de montrer de quelle façon les premiers investigateurs considéraient tout cela. Nous le trouverons dans des lettres particulières qu'ils s'adressèrent à cette époque, lettres que la logique des événements a converties en témoignages d'une valeur inestimable, étant donné l'absence de dessein prémédité, et le désintéressement évident de leurs auteurs.

La première lettre que nous citerons est de la plume de George Willetts,

(1) Voir le numéro d'août.

que tous ceux qui le connaissaient considéraient comme un homme d'une honnêteté et d'une véracité irréprochables. La conviction de M. Willetts sur l'origine spirituelle des raps fut assez forte pour le décider à prendre la part noble et importante que nous avons dite au moment de l'enquête de Corinthian Hall. Sa lettre est adressée à M. E. W. Capron, d'Auburn, qui l'a publiée dans son ouvrage sur « Les faits et le fanatisme du moderne spiritualisme ». Notre extrait est emprunté à la brochure du D^r Campbell sur « Les coups de Rochester ».

« Cher ami E. W. Capron. C'est un peu à regret que je vous communique le récit suivant, non que je craigne de vous dire la vérité, mais parce que les gens, à ce qu'il me semble, ne sont guère préparés à recevoir de semblables vérités. Il est probable qu'on me couvrira de ridicule, mais, considérant que ce sont toujours les ignorants qui emploient cette arme, je puis garder la tête haute et me dire : « Laissons parler l'orage ». Tous ceux qui me connaissent savent si depuis ma jeunesse, j'ai aimé la vérité, à tel point que l'affirmation la plus énergique que je puisse faire est que ce que je vais dire est l'expression stricte et complète de la vérité.

« Pendant l'été de 1848, j'avais décidé, après mûre réflexion, qu'il serait bon pour les miens que nous nous établissions dans les régions incultes de l'Ouest. Je fis donc un voyage de découverte, et ayant trouvé dans le Michigan des terrains qui me convenaient et qui appartenaient à un habitant de Rochester, je m'arrêtai dans cette dernière ville avec l'intention de conclure le marché, s'il était possible. Je descendis chez mon ami et parent, Isaac Post, et pendant mon séjour il me parla de certains bruits qu'on entendait en ville, qui paraissaient intelligents, et qu'on attribuait aux Esprits ou à des êtres invisibles. J'étais très sceptique à cet endroit, mais, sur la demande de mon ami, je me décidai à un examen. Je n'avais jamais entendu parler de la personne que ces bruits accompagnaient, et mon ami eut soin de ne pas lui dire qui j'étais, ni d'où je venais. Nous demandâmes si je pouvais avoir une communication, et les bruits indiquèrent qu'il fallait pour cela magnétiser trois personnes désignées. Deux d'entre elles étaient présentes, et on envoya chercher la troisième dans une famille du voisinage. Je ne connaissais les noms d'aucun des assistants, et il est également certain qu'aucun d'eux ne me connaissait. Quand les trois personnes eurent été mises dans l'état de clairvoyance l'une d'elles dit :

« Il faut que nous allions dans le Michigan ».

« Les autres consentirent, et se mirent à décrire des endroits et des choses que j'avais vus. Finalement elles arrivèrent, dirent-elles, au lieu pour lequel elles étaient parties. Elles décrivirent alors si exactement le terrain pour l'acquisition duquel j'étais venu à Rochester, que je commençai à me

demander « qui avait bien pu leur en parler » Toutes les trois s'accordèrent à dire :

— « Il ne faut pas qu'il y aille. Son père dit qu'il vaut mieux qu'il s'abs.tienne. »

« Pendant qu'elles disaient cela, il se produisit un fort bruit près de ma chaise. *J'étais assis bien à l'écart.* Elles parlèrent beaucoup de mon père et de son intelligence. Chaque fois le même bruit se fit entendre, et j'en sentis distinctement l'ébranlement près de moi. Elles ajoutèrent :

— « Sa mère dit qu'il ne faut pas. »

« A ce moment un bruit différent, moins fort, se fit entendre près de moi. Elles dirent encore :

— « Sa sœur dit que ce n'est pas ce qu'il y a de mieux à faire. »

« Et l'on entendit un bruit encore différent.

« Je n'avais pas encore ouvert la bouche, mais de grosses gouttes de sueur coulaient sur mon visage. Je pris mon courage, et me dis qu'il fallait chasser au plus vite cette illusion.

— « Puisque vous prétendez connaître mon père, dis-je, et ce qu'il pense de moi, peut-être pourrez-vous me dire son nom ? » Leurs regards parurent se concentrer pendant quelques instants, puis elles épelèrent lentement, mais sans hésiter :

— « William Willetts ».

« A chaque lettre je sentais sous mes pieds le même bruit fort que j'avais déjà entendu. Jamais je ne fus si étonné de ma vie, et involontairement je dis :

— « Qu'est-ce que cela signifie ? »

« Les bruits indiquèrent alors par le moyen de l'alphabet « qu'il fallait les réveiller », et le fort bruit que j'avais déjà entendu ajouta : « Je veux causer avec George et lui expliquer tout cela ». Puis on nous dit à M. Post à moi, et à une petite fille de 13 ans (Kate Fox) de chercher nous-mêmes.

« Je dois dire ici que tout ce que j'ai obtenu par le moyen de ces bruits le fut en présence de mes amis, M. et Mme Post, et de la petite fille dont je viens de parler. Mon père, à qui tout ce qui suit fut attribué, s'appelait William Willetts, il était membre de la Société des amis, et bien connu à Westbury, Long Island, où il habita jusqu'à l'âge de 60 ans, puis à Skaneateles, Onandagua, où il mourut en 1841. Les coups m'expliquèrent donc que c'était mon père qui était là et causait avec moi. Cette première conversation dura trois heures. Mon père, en me donnant ses conseils, ne cessait de me répéter que c'était seulement son avis qu'il me donnait, mais qu'il ne voulait rien m'imposer. Il me dit qu'il n'était pas avantageux pour nous d'aller en Michigan, et il m'en donna plusieurs raisons, entre autres que dans un pays si neuf nous ne nous appartiendrions guère, que ma santé

n'était pas assez bonne pour supporter les fatigues des défrichements, et qu'il prévoyait que si nous allions dans ce pays nous n'en reviendrions pas tous. Je lui demandai ce qu'il était préférable de faire. « Viens à Rochester », me répondit-il. J'objectai que je n'avais rien à y faire.

— « Je te le dirai quand tu y seras. »

— « Ne puis-je le savoir tout de suite. »

— « Non. Il est inutile que tu le saches avant de venir, et alors je te le dirai. Il sera bon alors d'acheter du terrain ».

— « Où ? »

« Les coups épelèrent alors le nom d'un homme que personne ne connaissait, disant qu'il possédait 50 acres de terre sur une route voisine, située à telle distance de la ville, et qu'il consentirait à en vendre une partie. Je demandai le prix. Les coups, contrôlés par trois d'entre nous, comptèrent jusqu'à 150, pour indiquer le nombre de dollars demandés par acre, et ils ajoutèrent que nous ferions bien d'y aller dès le lendemain, que nous pouvions nous mettre à la recherche de notre homme quand nous voudrions, mais que nous ne le verrions pas avant 10 heures. Le lendemain matin je cherchai dans l'annuaire et j'y trouvai le nom qui nous avait été épelé. J'allai chez cet homme à 7 heures, mais on me dit qu'il était allé assez loin et qu'il ne rentrerait pas avant midi. Nous revînmes et nous eûmes quelque peine à le trouver. Après avoir causé avec lui pendant cinq à six minutes, il nous vint à l'idée de regarder l'heure. Il était 10 heures 7 minutes.

« Ce monsieur nous dit qu'il possédait une cinquantaine d'acres sur la route indiquée par les coups, et qu'il voulait bien nous en vendre une partie. Quand je lui demandai le prix, il me montra un plan qui portait le prix de chaque lot. En faisant le calcul je trouvai que cela mettait l'acre à 150 dollars en moyenne. Je rentrai chez moi et réfléchis à tous ces événements.

« Il y avait bien des conflits dans mon esprit. Je pensais entendre déjà crier de tous côtés à la fraude, à la tromperie, à la farce, mais je ne pouvais croire que je voulusse me tromper moi-même. Je réfléchis pendant trois mois, et le fait est *qu'il ne me fut pas possible d'aller en Michigan*. J'en conclus que s'il y avait là une tromperie il était indispensable de la découvrir.

« Le 1^{er} décembre 1848, je me rendis de Waterloo à Rochester. Quelques jours après, la petite fille dont j'ai parlé, vint tourner autour de notre maison et nous dit que « l'Esprit » lui avait commandé de venir, elle ne savait pourquoi. Nous demandâmes ce qu'on nous voulait, et on nous communiqua ceci :

— « Je t'ai annoncé que si tu venais à Rochester, je te dirais où tu peux trouver un emploi. Dans quatre jours je te le dirai. En attendant, les anti-esclavagistes vont tenir leur réunion, ne serait-il pas bon que tu les aides ? »

« Il n'y avait là que ma femme, la petite fille, et moi. Les quatre jours s'écoulèrent, et de nouveau, sans sollicitation, sans penser au temps révolu, la petite fille revint. La communication suivante me fut faite :

— « Pour un emploi, adresse-toi à William Wiley, directeur du chemin de fer d'Auburn à Rochester. Va à son bureau, demain, à 2 heures, et tu auras un emploi avant la fin de la semaine. »

« Nous arrivions au jeudi. Je ne connaissais pas M. Wiley. J'allai voir M. Post, je lui fis part de ces instructions, et je lui demandai de venir avec moi le lendemain. Ce même soir, étant au dépôt, il demanda si M. Wiley était chez lui. On lui dit qu'il était à Boston, et qu'une lettre qu'on venait de recevoir informait qu'il ne serait pas de retour avant vendredi soir. Les coups m'avaient dit le mercredi d'y aller le jeudi à 2 heures. Le jeudi, à 1 heure et demie, au lieu d'aller au bureau du chemin de fer, j'allai chez la personne où j'avais entendu les coups, et je dis :

— « Que faire? On me dit de m'adresser à William Wiley, et il est à Boston ».

« Les coups répondirent : « Va à son bureau maintenant, il y est ». J'allai chercher M. Post, je partis avec lui, et *je trouvai M. Wiley à son bureau*. Il nous dit qu'il était revenu plus tôt qu'il ne pensait quand il avait écrit sa lettre. M. Post lui expliqua que j'étais son parent et que je cherchais un emploi. M. Wiley lui répondit que toutes les places étaient prises, qu'il y avait de nombreuses demandes et qu'il ne pouvait me donner aucune espèce d'espoir. Nous rentrâmes pensifs, et je retournai à l'endroit où j'entendais les coups.

— « Que faut-il faire? demandais-je, M. Wiley n'a pas de place pour moi. »

— « Tu auras une occupation dans les wagons, me fut-il répondu, et tu la connaîtras avant la fin de la semaine ».

« Le samedi soir, à la nuit, je fis la rencontre de M. Post qui me demanda si j'avais des nouvelles de M. Wiley : « Pas un mot », lui répondis-je. A huit heures, M. Post vint chez moi me dire que M. Wiley sortait de sa boutique; il venait de le prévenir qu'il avait une place pour moi, et me demandait de venir lundi matin à son bureau. M. Wiley n'ayant pas dit quel serait mon emploi, je m'informai par le moyen des coups, qui m'apprirent « que je serais chargé des bagages entre cette ville et Auburn ».

« Le dimanche matin, j'écrivis à mon ami, James Trueman, de Waterloo, que je passerais le lendemain par cette localité en qualité de préposé aux bagages; cela, avant de savoir de M. Wiley quelle place il me donnerait. Il peut certifier ce fait. Un mois après la prise de possession de mon emploi, j'appris que la personne que je remplaçais avait commis des actes qui nécessitaient son renvoi, avant qu'il me fut conseillé de faire ma demande,

mais que M. Wiley n'avait eu connaissance de ces actes que le jour où il m'avait donné ses fonctions. Je n'ai dit cela qu'à peu d'amis.

« Je possède beaucoup de communications qui ont été écrites au moment où je les ai reçues. Elles sont censé provenir de mon père. Toutes sont du caractère le plus élevé, m'incitant à la bonté, à la pureté, à la droiture du cœur, et me parlant des progrès sans fin de l'homme.

« Je peux dire en terminant que j'ai examiné la question attentivement pendant un an et demi, ayant eu de nombreuses occasions de le faire, et que, lors même que les bruits viendraient à cesser pour toujours, je ne cesserais d'attester qu'ils ont montré un degré d'intelligence remarquable, et qu'ils n'ont été produits par aucune personne visible parmi nous.

« George Willetts. »

LE REV. C. HAMMOND

La lettre suivante est du Rev. C. Hammond. Bien qu'elle ne contienne aucune preuve bien frappante de l'identité des Esprits, nous l'insérons néanmoins à cause de la grande valeur de l'écrivain et du poids qui s'attache à son respectable témoignage. Après avoir écrit cette lettre, M. Hammond devint un excellent médium écrivain, et il publia une volumineuse collection, intitulée : « Communications du Monde des Esprits ».

Si l'on songe que c'est avec joie que M. Hammond sacrifia son nom, sa réputation, son bien-être à la défense de la cause impopulaire qu'il épousa, on doit faire crédit à sa sincérité, sinon à sa valeur morale. Voici cette lettre :

« A. M. D. M. Dewey : Cher Monsieur. En réponse à votre demande, je vais vous exposer brièvement ce que j'ai pu observer au sujet des « bruits mystérieux » et des « démonstrations » attribuées à des Esprits intelligents ayant habité la terre. Il est probable que beaucoup d'autres personnes ont eu, mieux que moi, des preuves satisfaisantes et convaincantes de la présence réelle des disparus, disons, de nos amis décédés. Bien que je reconnaisse mon incapacité à expliquer ces merveilleuses manifestations par aucune loi scientifique ou philosophique connue, je sais pourtant que je ne suis pas d'un tempérament si crédule que je puisse admettre des théories qui ne seraient pas supportées par des faits. Si donc ce sont la fraude et la tromperie qui m'ont amené à la conviction que les « bruits » et les « démonstrations » dont j'ai été témoin ont tout autre cause que celle qui leur est assignée dans ce récit, la personne qui découvrira le mystère et qui dévoilera la fraude aura droit à toute ma reconnaissance.

« Au commencement du mois de janvier dernier, je fus introduit avec d'autres personnes dans la famille où se produisent ces bruits mystérieux. Nous fûmes reçus poliment et avec un enjouement que je ne m'attendais pas

à trouver chez des gens qui sont en communication constante avec les esprits des Morts. La réunion se composait de vingt à trente personnes. Les « trois sœurs » entrèrent et aussitôt les bruits se firent entendre, et par le moyen de l'alphabet on dit aux « sœurs » et à la moitié environ de l'assistance de se rendre dans une autre chambre. En l'absence des « trois sœurs », dont on croit généralement la présence indispensable pour ces communications spirituelles, nous étions assis autour d'une table ordinaire de salle à manger, quand une dame, inclinant la tête, demanda d'un ton solennel : « L'Esprit veut-il répondre maintenant ? »

« Comme il n'y eût aucune réponse, je sentis le désappointement de la dame, et j'étais sur le point de sourire de cette scène ridicule, mais un regard soupçonneux tombant sur moi me fit conserver ma gravité habituelle et le respect dû à la société et au motif qui nous réunissait. Après plusieurs tentatives infructueuses pour obtenir une réponse, des bruits se firent entendre, et il fut répondu aux questions des visiteurs. Je profitai de l'occasion, mais je n'eus d'autre satisfaction que la prompte assurance qu'on répondrait à mes questions quand je reviendrai. Je partis incrédule, bien que n'ayant pu m'expliquer les bruits qui faisaient parfois vibrer le plancher jusque sous mes pieds.

« A ma visite suivante, je réussis mieux. J'avais préparé dans l'intervalle certaines questions touchant à des événements inconnus de tous et d'une date éloignée. Les bruits me dirent exactement mon âge, bien que mes traits portent une différence de huit à dix ans. Ils me donnèrent les noms de six de mes plus proches parents décédés. Je demandai alors :

« L'Esprit qui produit ces coups veut-il, à son tour, me dire son nom ? »

« Cinq coups demandèrent l'alphabet que je récitai, et qui donna le nom de « Charles », nom d'un petit enfant que nous avions enterré en 1843. Je lui demandai l'époque de son décès et de celui de ma sœur aînée, qui remonte à dix-huit ans. Les réponses furent correctes. Je ne me rappelais pas bien cette dernière date, je dus la vérifier en rentrant chez moi. Beaucoup d'autres questions obtinrent des réponses justes, et bien que l'origine de ces bruits me parut inexplicable, je fus tenté de les attribuer au mesmérisme ou à la clairvoyance.

[Nous dirions aujourd'hui : le magnétisme et la lecture de pensées (Note du trad.)].

Toutefois comme « l'Esprit » promettait de me convaincre par d'autres preuves quand je reviendrais, j'attendis patiemment une autre occasion.

« A ma troisième visite, je fus choisi entre une demi-douzaine de messieurs, et les bruits me dirent de passer dans une autre pièce avec les « trois sœurs » et leur vieille mère. Il était environ 8 heures du soir. On plaça une bougie allumée sur une grande table, autour de laquelle nous nous assimes.

J'occupais un côté de la table, la mère et la plus jeune des filles étaient à ma droite, les deux autres sœurs à ma gauche, et le côté opposé restait vide. Dès que nous eûmes pris nos places, les bruits se firent entendre et ils allèrent en augmentant jusqu'à ce que toutes les parties de la chambre se missent à trembler. Ces démonstrations différaient de tout ce que j'avais entendu. Soudain, pendant que nous étions tous appuyés sur la table, je sentis mon côté se soulever. Je pressai lourdement dessus, mais bientôt il fut hors de notre atteinte, à 6 pieds de moi et au moins à 4 pieds de la personne qui en était le plus rapprochée. J'ai vu cela très distinctement. Personne n'aurait pu y être relié par un fil sans que je m'en sois aperçu, car j'étais venu pour dévoiler l'imposture, s'il était possible. Nous étions dans cette situation, quand l'un de nous demanda :

« L'Esprit veut-il ramener la table où elle était ? »

« La table reprit sa place, comme si elle avait été portée sur la tête de quelqu'un qui n'aurait pu maintenir un équilibre stable, la table penchant tantôt d'un côté tantôt de l'autre. Mais enfin elle reprit sa position primitive. Pendant ce temps, les « démonstrations » allaient toujours en augmentant. La famille se mit alors à chanter « la Chanson de l'Esprit » (1), et plusieurs autres morceaux de musique sacrée pendant lesquels la mesure fut battue sur la table qui vibrait.

« Une main transparente ressemblant à une ombre se présenta devant mon visage. Je sentis des doigts prendre une mèche de mes cheveux sur le côté gauche de ma tête, la tirer, me faire pencher de plusieurs pouces. Une main froide se promena sur ma figure; trois petits coups furent frappés sur mon genou gauche; mon pied gauche fut tiré de force sous la table malgré toute ma résistance; je fus fortement secoué comme par deux mains placées sur mes épaules; ma chaise et moi nous fûmes soulevés et ramenés en arrière de quelques pouces; on me donna plusieurs tapes sur le côté de la tête, comme avec une main, et cela se répéta sur chaque personne de la compagnie plus vite que le temps de le dire. Pendant ce temps on agita devant nous un morceau de carton d'environ un pied carré assez vite pour faire un courant d'air sur nos visages; un rideau de papier attaché à une fenêtre se roula et se déroula deux fois; un cordon placé derrière moi s'agita violemment; deux petits tiroirs de bureau s'ouvrirent et se fermèrent avec une rapidité inconcevable; nous entendîmes sous la table le

(1) A l'une des réunions les Esprits frappèrent par l'alphabet une mélodie simple. Les notes furent dictées à Mme Fish en toutes lettres, avec des instructions pour les séparer suivant le rythme. Cette dame, étant musicienne, arrangea aisément ces mots en air. Les Esprits dirent de chanter sur ces notes les paroles de la charmante poésie de Mme Hémán : « La Source enchantée », mais en substituant le mot « Sacrée » au mot « enchantée ».

bruit d'un homme sciant des planches et les rabotant; un rouet à filer se mit en mouvement en faisant un ronflement naturel; un dévidoir défit tous les nœuds qui s'y trouvaient; enfin le bruit d'un berceau qu'on berce indiqua qu'une mère prenait soin d'un bébé!

« Telles furent, parmi d'autres, les démonstrations dont je fus témoin ce soir-là. J'étais bien en possession de moi-même. Je n'ai pas éprouvé la moindre gêne, sauf un frisson momentané quand la main froide s'appliqua sur ma figure me donnant la sensation du contact d'un cadavre. Pour croire que l'une des dames ait pu faire cela dans les conditions où nous étions il faudrait de ma part une dose de crédulité plus forte que pour croire que ce fut l'œuvre des Esprits. *Elles ne pouvaient le faire*, ni même l'essayer, *de toute impossibilité*, sans que je l'ai découvert. Et je peux ajouter que ce soir là, à la fin des démonstrations, il y eut une vibration du parquet aussi forte que si l'on avait soulevé et laissé retomber un poids de plusieurs tonnes. Cela fit trembler violemment pendant plusieurs minutes après le coup tous les objets de la chambre.

« J'ai aussi vérifié l'intelligence des Esprits de toutes les façons que mon ingéniosité a pu inventer. Un jour j'ai écrit chez moi un mot sur un bout de papier, que j'ai placé dans mon portefeuille. Arrivé chez les Fox les coups ont épelé exactement ce mot, qui était : « Sibyl ».

« Le 20 février, les deux plus jeunes sœurs sont venues voir ma famille. Nous avons entendu les bruits, ils ont répondu à des questions roulant sur des sujets complètement inconnus de ces jeunes filles. Une grande et lourde table de salle à manger s'est agitée plusieurs fois; et quand nous avons exprimé nos remerciements à Celui qui dispense tous les biens, six ou huit coups ont répondu à chaque phrase que nous prononcions, pendant que retentissaient dans diverses parties de la chambre des bruits forts et distincts.

« A vous sincèrement,

« C. HAMMOND. »

Rochester, le 22 février 1850.

Tiré de Emma Hardinge.

Trad. par G. BÉRA.

RÉINCARNATION

Objections au dogme de la Réincarnation par le professeur Lockwood de Chicago.

(Suite et fin).

OBJECTIONS PHILOSOPHIQUES.

Les théosophes sont loin de s'entendre sur l'époque à laquelle l'âme « en sa qualité d'étincelle divine » participe au développement de l'homme. Au lieu de s'en rapporter aux recherches définies par la science de l'anatomie

et analysées par la physiologie, ils se tournent de préférence vers les rêves fantastiques du prêtre-poète et les inspirations des écrivains de l'ère épique de la mythologie indoue. Les démonstrations analytiques de Darwin, d'Huxley et de Hœckel relatives aux phénomènes de biologie sont mises de côté, comme étant sans valeur, comparées aux idées chimériques écloses dans l'esprit de l'Indou qui s'imagina que Brahma (masculin) naquit d'un œuf dans l'eau, et que lorsque cet œuf merveilleux s'ouvrit, il se divisa au centre en deux parties, dont l'une des moitiés servit à former la terre et dont l'autre fut destinée au firmament. Telle fut, dit le professeur, l'origine de l'homme et telle aussi, selon la biologie indoue, l'origine des astres.

Plus tard, des rêveurs lancés sur la voie de l'anatomie divisèrent l'homme en quatre corps distincts qui correspondent absolument aux dénominations données par Mme Besant, à savoir : 1° un corps physique ; 2° un corps de désir ou corps astral ; 3° un corps mental ; 4° un corps spirituel. Les raisons pour lesquelles ces dénominations, de conception païenne, sont encore tenues en si grande estime par les théosophes modernes, ne peuvent se trouver que dans le charme que revêt le mysticisme aux yeux de certaines personnes et qui a toujours tenu l'intelligence humaine asservie à son prestige.

Afin d'édifier nos lecteurs sur la valeur de chacune de ces dénominations, voyons quelle est l'explication qu'en donne Mme Besant, au nom de la théosophie moderne.

1° *Le corps physique* est divisé en parties denses et éthérées. Par les premières, le corps est mis en contact avec la matière dense de l'univers ; les cellules recevant les impressions du dehors et les transportant au dedans. L'œil, l'oreille, le toucher, le goût et l'odorat sont les avenues qui conduisent à la connaissance du monde extérieur. La seconde partie ou le double éthéré est le véhicule des forces de la vie, des énergies électriques ou magnétiques et est en relation avec le monde éthéré. La science n'admet pas un tel double et il n'existe pas de méthode pour en démontrer l'exactitude. La science dit que chaque molécule de matière est un véhicule de nature électrique, mais que les énergies magnétiques de l'homme dépendent de la structure moléculaire et de la tension du sang dans le phénomène de la circulation, et elle le prouve par l'analyse chimique, microscopique et spectrale. La science dit, en outre, que la vitalité de l'homme est engendrée dans le sang et quand une altération quelconque se manifeste dans l'harmonie de la production du sang par une action chimique anormale qui a lieu dans le système vasculaire, la maladie en est la conséquence inévitable. Si donc les principes mis en avant par Mme Besant étaient fondés, nous pourrions attribuer des états morbides à un double éthéré malade qui serait incapable de tenir en activité régulière les cellules et les molécules du corps physique.

2° *Un corps de désir.* — Epithète originale qui exprime la totalité des besoins, des désirs, de la soif ardente et des passions qui ont leur siège dans le corps. C'est le trait d'union entre le corps physique et l'esprit. Le plaisir et la peine; le chaud, le froid et la faim, le désir sexuel, l'amour et la haine, sous leurs formes les plus simples sont mis en relation avec l'âme par l'intermédiaire du corps de désir. Ce corps est constitué de matière réelle et est en corrélation avec le monde astral. Telle est l'interprétation donnée par Mme Besant à ces impulsions de l'homme dans son organisation physique. Mais, la partie de ce corps de désir où la douleur a son origine, et le plaisir sa source, est un problème que l'adepte Yogin seul peut résoudre et qui échappera toujours à la conception de l'homme de science moderne. Comment le « *genus homo* » est susceptible d'avoir le désir sans en avoir la pensée ne paraît pas clair à l'esprit du physiologiste. Que le désir humain, lequel doit impliquer le corollaire de la chose désirée ait besoin d'un trait d'union pour s'unir à soi-même, donne lieu à un étrange problème en matière psychique, et exige la foi du charbonnier; car ce n'est certes pas là du sens commun. Après nous avoir conduits dans l'ambiguïté de l'idéalité transcendente, on nous dit que ce corps de désir est fait de matière astrale et est en corrélation avec le monde astral. Or, comme la science démontre par l'analyse spectrale que la matière qui revêt l'espace stellaire a ses corrélations à travers l'infini, nous voudrions bien qu'on nous dise en quoi la matière astrale diffère de la matière cosmique. Quelque éclairée que puisse être la théosophie, dans la connaissance de Dieu, son ignorance en matière de biologie et en logique est amplement mise en lumière par son mode de raisonnement.

3° *Un corps mental ou intellectuel.* — Celui-ci est fait de matière mentale et est en corrélation avec les niveaux les plus bas du monde mental. C'est l'enveloppe immédiate de l'âme, elle est souvent nommée l'organe des pensées concrètes. Ce corps mental, nous dit-on, est fait de matière mentale, tandis que le corps de désir est fait de matière astrale. L'ambiguïté qui résulte des définitions de ces trois corps de l'homme, nous conduit aux conclusions suivantes : qu'il existe de « la matière éthérée » pour recevoir les impressions du monde externe; de « la matière astrale » pour tous les désirs soit qu'ils émanent de l'intérieur ou de l'extérieur; et de « la matière mentale » pour tous les phénomènes intellectuels. Telle est la logique du métaphysicien et telles sont ses données sur les relations de la conscience avec le milieu ambiant qui qualifient l'existence humaine, telles qu'elles sont indiquées, expliquées et enseignées dans le schisme Hindou ancien et reproduites dans les dogmes de la théosophie moderne.

Les dogmes de la réincarnation considérés au point de vue de la conservation de l'énergie et des corrélations des forces.

Les découvertes récentes qui ont été faites en science électrique, jointes à des données fixes concernant la polarité de toutes les formes et de tous les types de la matière, ont donné naissance à la théorie que l'univers est un vaste dynamo spirituel à l'aide duquel se déploient toutes les énergies élémentaires combinées de la nature. En effet, la science moderne nous enseigne que l'infini de l'espace avec ses proportions visibles et ses activités invisibles est, en réalité, le résultat des combinaisons spirituelles entretenues et continuées par la constante conservation des énergies de la nature et des corrélations des forces. Que l'action et la réaction continues de toutes les expressions de la matière favorisent ce qu'on nomme la polarité, est un fait capable de vérification; et sur les rapports qui existent entre les éléments polaires, on a établi les principes de la corrélation de toutes les parties de ce spirituel dynamo et du rapport spécial de chaque partie avec la totalité, autant qu'il a été permis au génie de la science d'interpréter et de systématiser des données connues.

La transmettabilité de la lumière, de la chaleur et de l'action électrique en action chimique, la transmission des modes moléculaires de mouvement par des états électriques de matière, le rapport des corps physiques avec la pesanteur non moins que les relations de la nature l'une avec l'autre, ont amené la découverte de « la conservation des énergies » et « de la corrélation des forces »; et quoique jusqu'à présent celles-ci aient été considérées sous leur aspect physique général, l'application de ce système aux phénomènes les plus subtils de la nature est une question d'une égale importance. Le point de vue logique sous lequel nous l'envisageons devient plus significatif encore, si nous réfléchissons que le dynamo spirituel, représentant les forces de la nature, est l'auteur et le promoteur de toutes les formes et de tous les types de la vie ainsi que le générateur de toutes les forces créatrices exprimant la grande diversité des phénomènes cosmiques.

Cette théorie des corrélations des forces de la nature et de la conservation de ses énergies, met en évidence la nécessité d'une adaptation mathématique de l'énergie pour la structure, par laquelle cette énergie est exprimée.

Les évolutions réelles qui se produisent dans les manifestations cosmiques, procèdent de bas en haut; ce qui veut dire que ces énergies créatrices invisibles ou principes de vie augmentent en puissance moléculaire et magnétique, à mesure que la forme qui représente leur *ego* augmente en développement normal. Ainsi, par exemple, la force créatrice d'un gland, existe en totalité dans un germe, mais elle est de nature invisible.

Néanmoins, cette fonction occulte, emmagasinée dans le germe, exige pour

se développer les corrélations convenables de terrain et de climat ; quand le germe du gland s'est accru et a atteint la hauteur d'un pied, sa force créatrice s'est augmentée en puissance, par l'accroissement de ses états électromagnétiques, qui ont nécessité de la part des forces de la nature, l'espace d'une année pour se développer. Or, on ne doit pas oublier que la chose réelle ou l'entité qui a été évoluée, pendant cette période de temps, est le principe de vie ou l'âme du gland, qui existait primitivement en qualité de germe spirituel dans le gland, et que ce que nous voyons à l'extérieur n'est que le phénomène des changements qui ont lieu dans la structure de l'organisme de l'arbuste durant sa croissance.

Dans cent ans, ce principe de vie ou l'âme représentant maintenant la vraie structure du chêne se sera élevé en puissance et en une majesté telle que l'homme dans sa noire ignorance de sa nature et de ses évolutions spirituelles est inapte à comprendre. Par conséquent, dire que cette majestueuse force de vie du chêne réel, que la nature a mis cent ans à développer, serait capable de revêtir de nouveau le germe d'un simple gland ou sa structure, après un an de croissance, est une manifestation fétichiste de l'ignorance des phénomènes cosmiques. On pourrait affirmer avec une égale assurance mathématique, qu'une balle pesant 100 livres, soulevé à une hauteur de 100 pieds, ne contient pas plus d'énergie qu'une balle d'une livre soulevée à 1 pied de haut. Et pourtant, la théosophie a bâti sa doctrine idéale de la réincarnation sur un concept tout aussi insoutenable et impossible.

Ainsi qu'il l'a été dit plus haut, le principe de la corrélation des forces a été établi sur les polarités universelles de la matière. La nature et l'individualité d'un élément quelconque dépendent de sa polarité particulière ; et dans les phénomènes variés et combinés, les éléments qui entrent dans une combinaison abandonnent leur polarité individuelle et il s'établit un nouvel ordre de polarité dans la structure ainsi évoluée. Si nous admettons que l'homme est l'œuvre de la nature, en chair et en os, il s'ensuit que l'évolution de son principe de vie doit être considéré comme étant analogue à celle des autres formes qui sont autour de lui et soumise à des faits semblables de développement.

Cela étant la déduction logique de données connues, nous affirmons que dans l'homme, ainsi que dans l'arbre et dans tous les types d'existence, la chose vraie évoluée est « l'ego électro-magnétique », auquel les temps passés ont donné le nom d'âme. Or, cette énergie créatrice de la nature, d'un âge mûr ainsi évoluée, ne pourrait pas plus s'incorporer dans l'organisme d'un enfant qu'on ne pourrait faire entrer dans un fêtu de paille l'énergie d'une chaudière à vapeur de la force de 10 chevaux.

Cette force électro-magnétique à haute tension appliquée au cerveau d'un enfant, le tuerait aussi vite que le ferait une pile voltaïque de mille éléments.

En étudiant donc avec attention et intelligence, et sans idée préconçue, les principes de la conservation de l'énergie et de la corrélation des forces et en admettant toutefois que l'homme est l'œuvre de la nature et de l'évolution, on pourra se convaincre que la théorie de la réincarnation n'est qu'une utopie, un produit chimérique de l'imagination (1).

Prof. C. MOUTONNIER.

LES PLANS DE L'ESPACE (suite)

(Voir la *Revue* de juillet)

VI

Amis, nous vous avons dit que les forces fluidiques, en entrant sur le plan spirituel, changeaient de forme et de nom.

La volonté, débarrassée de l'orgueil qui entretenait sa tenacité, devient l'*Intelligence*, c'est-à-dire la lumière qui montre toute chose sous son véritable aspect.

L'Idéal, délivré de l'égoïsme qui entravait son essor devient l'*Amour*, enveloppant tous les Êtres dans son pur rayonnement.

Au sein de cette lumière et de ces effluves, l'Âme se dilate : ses facultés se décuplent. Ce n'est plus avec ses perceptions bornées qu'elle se rend compte de ce qui l'entoure ; faisant partie de la vie commune, c'est avec le pouvoir de l'Ensemble qu'elle dévoile, pénètre et s'assimile tout ce que son regard embrasse.

Comment vous dépeindre ces étincelantes lueurs représentant, avec autant de netteté, les perspectives de l'infiniment grand que les menus détails de l'infiniment petit, percevant aussi bien les idéales conceptions du génie que la sourde vibration de la pensée qui s'ébauche ; éclairant le passé des Êtres, l'histoire des mondes, la genèse des Univers dont les innombrables théories se déroulent dans les plaines de l'Immensité ?

Sous les reflets de cette clarté, l'orgueil du moi infime disparaît comme le brouillard du matin se dissipe sous les rayons du soleil levant. L'Âme, en face des erreurs et des faiblesses de son passé, reconnaît tout à la fois la petitesse de sa vie personnelle et l'incomparable grandeur de la vie universelle dont elle n'est qu'une minime partie.

Que sont les sentiments mesquins de l'amour terrestre comparés à l'ampleur, à la plénitude de l'amour ressenti sur le plan spirituel ? Le moule étroit du cœur s'est brisé et c'est avec le pouvoir de contenance de tous les

(1) Inutile je pense de rappeler que nous ne partageons aucunement, et heureusement, l'opinion du professeur Lockwood, de Chicago, en contradiction complète avec les enseignements si logiques et si consolants du Maître Allan Kardec.

cœurs réunis que l'âme palpite sous le souffle d'amour qui la pénètre. La conscience égoïste de sa personnalité s'efface pour toujours. Elle se sent vivre de la vie de tous les Etres, partageant leurs joies, ressentant leurs tristesses, sans que rien cependant puisse troubler sa paix profonde, car elle sait que le long pèlerinage qui s'effectue à travers les vies renaissantes se terminera pour tous dans l'ineffable sérénité du bonheur à jamais conquis.

Sur le plan divin, les forces s'étant unifiées, entraînent la pensée dans une direction unique qui l'amène sans obstacle vers les sources pures de la vérité. Sur le plan spirituel, les forces étant divisées, la différence d'appréciation dans les recherches se distingue par la prédominance, dans les groupements, des parcelles de Volonté ou des parcelles d'Idéal.

Combien il nous tarde de pouvoir pénétrer sur ce plan divin où la vérité se montrera sans voile ! où la lumière se projettera sans ombre !

Il appartient à vous tous d'abrèger notre longue attente. Les parcelles composant le foyer de vos âmes doivent venir un jour compléter nos groupements. En travaillant à leur épuration vous préparerez votre bonheur futur et vous contribuerez au nôtre en nous fournissant les forces nécessaires pour poursuivre notre lente et glorieuse ascension !

VII

Amis, au moment où la vie débordante de l'Astral commence à faire irruption sur le plan terrestre au moyen de votre organisme plus délicatement constitué, il est bon de vous éclairer sur les avantages et les inconvénients de cette mystérieuse invasion.

Cette invasion n'est point livrée aux hasards de l'imprévu. Par le fait de la domination exercée sur les forces inférieures par les forces supérieures, elle est constamment surveillée, dirigée, endiguée. Pas une forme de l'Astral ne se montre à vos regards, pas une pensée intuitive n'impressionne votre mental, aucune manifestation occulte n'a lieu sans que les vibrations produites par elles, se repercutant sur les plans élevés de la vie, n'y fasse naître une surveillance capable d'en modifier les effets.

Lorsque les tentatives des forces occultes exercent sur vous une pression pénible, l'appel énergique aux forces supérieures les aide à vous en délivrer, non toutefois sans vous en laisser tirer profit, s'il y a lieu.

C'est au moyen des courants fluidiques qui vous mettent en rapports constants avec les éléments de tous les degrés de l'Astral que la pensée intuitive pénètre votre mental ; c'est en s'emparant momentanément de vos organes que les forces fluidiques se manifestent à vous. Enfin c'est en employant vos fluides personnels et ceux de l'ambiance qu'elles revêtent les formes qui vous apparaissent. Les communications avec les degrés inférieurs de l'Astral n'ont d'autre avantage que de vous prouver la continuation de la vie après la mort, vous faire connaître les conditions de cette vie,

la souffrance de certaines âmes, l'insouciance des autres, le point de vue borné de celles qui ont vécu sur la terre dans l'erreur, les préjugés, la superstition.

La haine et les sentiments mauvais attirent autour de vous des influences occultes dangereuses et néfastes. Les sentiments généreux, l'amour désintéressé créent des courants fluidiques par lesquels se manifeste à vous l'influence favorable de l'Invisible.

Ces influences auraient une portée bien plus grande si les groupements de ces plans secondaires savaient unir leurs forces et projeter sur un point unique le pouvoir dont ils disposent.

Plus puissant encore est le pouvoir des forces fluidiques sur le plan supérieur de l'Astral. L'aspiration à un même idéal, l'unité de croyance et de pensée, donnent aux groupements une force de cohésion dont le pouvoir s'est traduit dans tous les temps et dans tous les pays. Les apparitions publiques ou privées, les visions religieuses, les guérisons obtenues dans les sanctuaires ou les lieux de pèlerinage, toutes ces choses que vous appelez miraculeuses ne sont que l'effet du pouvoir fluidique se manifestant dans un milieu propice.

Les visions provenant de l'Astral sont revêtues des couleurs plus ou moins pures de la terre ; celles qui proviennent du plan spirituel sont formées d'une substance lumineuse impossible à vous dépeindre car rien de ce qui vous entoure ne saurait lui être comparé.

Les communications émanant des degrés de l'Astral ont en vue votre propre intérêt et ce qui vous touche personnellement ; celles qui émanent du plan spirituel se rapportent au bien général et au progrès collectif. La lumière provenant de ces hauteurs ne pénètre votre mental que pour se répandre autour de vous et profiter à tous.

Le courant humanitaire qui entretient la vie sur ce plan ne comporte ni égoïsme, ni orgueil, ni sentiment mesquin d'aucune sorte. La *pureté*, le *savoir*, l'*amour* peuvent seuls vous rendre dignes de correspondre avec vos frères aînés pour en recevoir de lumineuses inspirations qui vous feront participer dès ici bas à la grandeur et à la plénitude de la vie supérieure.

Aux heures de profond recueillement, il a été possible à quelques-uns parmi vous d'entrevoir ces frères aînés sous les formes exquises qu'ils ont le pouvoir de revêtir. Leur visage rayonnant, leurs vêtements lumineux, l'éclatant reflet qui les entourait ont pu leur faire soupçonner la splendeur et la beauté du plan qu'ils occupent.

Aucune parole n'est sortie de leurs lèvres, mais dans leurs regards fixés sur eux, ils ont vu luire une si pure tendresse, une si douce pitié, une si vive compassion, qu'éperdus de joie et enivrés d'espoir ils ont compris qu'il leur était donné de contempler l'idéale perfection à laquelle tous les êtres doivent parvenir.

(Fin).

PROFESSION DE FOI DE M. LE COMTE LÉON TOLSTOÏ

Les lecteurs de la *Revue Spirite* savent, des journaux périodiques, que le célèbre écrivain russe, M. le Comte Léon Tolstoï, auteur de : *La Sonate à Kreutzer*, *Anna Karenina*, *La guerre et la paix*, *Hommes voyez les horreurs du présent*, *La Résurrection*, etc., etc., fut frappé d'excommunication par le Synode grec-orthodoxe de Saint-Petersbourg. Le Comte Tolstoï vient de donner une réponse, digne de ce grand penseur et philosophe, qui est en même temps pour le « Saint-Synode » un enseignement du vrai sens de l'Evangile du grand civilisateur Jésus. Je remarquerai à cela : que le Comte Tolstoï n'est pas spirite ; du moins nulle part dans ses ouvrages je n'ai trouvé son opinion sur le spiritisme, mais on voit, dans sa profession de foi, qu'il croit à la devise du spiritisme : *Hors la charité, hors l'amour, hors la justice point de salut !* et qu'il croit fermement à la vie dans l'au-delà. Non pas telle qu'elle est enseignée par les religions dogmatiques, mais celle, enseignée par le Maître Allan Kardec, c'est-à-dire à la loi divine du progrès infini. — Dans l'arrêté du Saint-Synode se trouve ce qui suit : « Un écrivain célèbre dans le monde, Russe par la naissance, orthodoxe par le baptême et l'éducation, le comte Léon Tolstoï, obéissant aux séductions de son esprit orgueilleux, s'est audacieusement révolté contre le Seigneur, contre son Christ et ses saintes institutions, et a clairement renié devant tous sa Mère, l'Eglise orthodoxe, qui l'a nourri et élevé..... » — Voici la réponse du Comte Tolstoï :

« J'ai renié l'Eglise, qui se dit orthodoxe. Cela est absolument exact. Mais je n'ai pas renié l'Eglise parce que je m'étais révolté contre le Seigneur. Je l'ai reniée, au contraire, parce que j'ai voulu, de toutes les forces de mon âme, servir Dieu. Ayant conçu certains doutes sur la vérité de l'Eglise, j'ai cru devoir consacrer plusieurs années à l'étude théorique et pratique de son enseignement, avant de la renier et de rompre avec un peuple auquel me liait un indicible amour. D'une part, je me suis efforcé de lire tout ce qui se rapporte à cet enseignement, je me suis attaché à l'étude et à l'examen critique de la théologie dogmatique ; d'autre part, je me suis scrupuleusement conformé, pendant plus d'un an, à toutes les prescriptions de l'Eglise, observant tous les jeûnes, assistant à tous les offices. Et je me suis convaincu que l'enseignement de l'Eglise est, théoriquement, un mensonge astucieux et nuisible, pratiquement, un composé de superstitions grossières et de sorcelleries, sous lequel disparaît absolument le sens de la doctrine chrétienne. C'est alors que j'ai renié réellement l'Eglise. J'ai cessé d'accomplir ses rites et, dans mon testament, j'ai recommandé à mes proches de ne donner accès auprès de moi, quand je mourrai, à aucun représentant de l'Eglise, mais de faire disparaître au plus vite mon cadavre, comme l'on fait

d'une chose repoussante et inutile, afin qu'il ne soit pas une cause de gêne pour les vivants.

« On m'accuse de consacrer toute mon activité littéraire et le talent que Dieu m'a donné à faire pénétrer dans le peuple des théories hostiles au Christ et à l'Eglise. On prétend que, par mes écrits, répandus à profusion, par ceux, aussi, des disciples que je puis avoir dans le monde et, en particulier dans les limites de notre chère patrie, je travaille avec une rage fanatique à ruiner tous les dogmes de l'Eglise orthodoxe et le fond même de la foi chrétienne. Tout cela est faux. Je ne me suis jamais soucié de la propagation de ma doctrine. Il est vrai que j'ai composé des ouvrages, où j'ai tâché de formuler pour moi-même mon interprétation de l'enseignement du Christ ; il est vrai que je n'ai pas caché ces ouvrages à ceux qui m'ont exprimé le désir de les connaître. Mais jamais je ne me suis occupé personnellement de les faire imprimer. Je n'ai dit ma façon de comprendre l'enseignement du Christ qu'à ceux qui m'ont interrogé à ce sujet. A ceux-là j'ai exposé mes pensées de vive voix et j'ai donné mes écrits, quand ils se trouvaient chez moi. — Il est dit, dans l'arrêté du Synode, que je nie l'existence d'un Dieu en trois personnes, Créateur et Providence de l'univers ; que je nie Notre-Seigneur Jésus-Christ, Dieu fait homme, Rédempteur et Sauveur du monde, qui a souffert pour les hommes et pour leur salut, et qui est ressuscité d'entre les morts ; que je nie la conception miraculeuse de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; que je nie la virginité, avant et après la naissance de son fils, de la Très Sainte Mère de Dieu. Oui, c'est vrai, je nie une trinité incompréhensible et la fable, absurde en notre temps, de la chute du premier homme ; je nie l'histoire sacrilège d'un Dieu, né d'une vierge, pour racheter la race humaine, je nie tout cela, c'est vrai. Mais Dieu-esprit, Dieu-amour, Dieu unique principe de toutes choses, je ne le nie pas. Bien plus, je ne reconnais qu'en lui d'existence réelle et je vois le sens de la vie dans l'accomplissement de sa volonté dont la doctrine chrétienne est la plus haute expression.

« On dit encore que je ne crois pas à une autre vie au-delà de la tombe, non plus qu'à l'éternité des peines et des châtiments. Si l'on ne sépare pas la conception d'une autre vie de l'idée du « Jugement dernier », d'un enfer peuplé de diables où des damnés souffrent des tourments éternels et d'un paradis où les élus goûtent une perpétuelle félicité, il est très vrai que je ne crois pas à cette vie, dans l'au-delà. Mais je crois à la vie éternelle et je crois que l'homme est récompensé selon ses actes, ici et partout, maintenant et toujours. Je crois tout cela si fermement qu'à mon âge, me voyant sur le bord de la tombe, je dois souvent faire un effort pour ne pas appeler de mes vœux la mort de mon corps, c'est-à-dire ma naissance à une vie nouvelle. Et je suis fermement convaincu que toute bonne action augmente le bonheur

de ma vie éternelle comme toute mauvaise action le diminue. On dit que je nie tous les sacrements. Cela est parfaitement exact. Je considère tous les sacrements comme des sortilèges vils et grossiers, inconciliables avec l'idée de Dieu et l'enseignement du Christ, et, de plus, comme des transgressions des préceptes formels de l'Evangile. Dans le baptême des nouveau-nés, je vois une corruption du sens même que peut avoir le baptême pour des adultes qui embrassent consciemment le christianisme. Dans le pardon périodique des péchés, acheté par la confession, je vois une dangereuse illusion, qui ne peut qu'encourager l'immoralité et faire disparaître toute hésitation devant la faute. Dans l'extrême-onction et le sacre des souverains, dans le culte des icones et des reliques, dans toutes les cérémonies, prières et incantations fixées par le rituel, je vois des pratiques de grossière sorcellerie. Dans la communion, je vois une divinisation de la chair contraire à la doctrine chrétienne. Dans la canonisation je vois le premier acte d'une série d'impostures et de plus une transgression de l'enseignement de Jésus-Christ, qui a expressément défendu à qui que ce fut de se faire appeler maître, père ou docteur (Mathieu XXIII, 8-10). On dit, enfin, comme pour mettre le comble à mon indignité, qu'après avoir insulté aux objets les plus sacrés de la foi, je n'ai pas craint de diriger mes railleries contre le plus saint de tous les sacrements, l'Eucharistie. Il est très vrai que je n'ai pas craint de décrire simplement et objectivement tous les actes qu'accomplit le prêtre pour la préparation de ce prétendu sacrement. Mais que cette cérémonie constitue quelque chose de sacré et qu'il y ait sacrilège à la décrire simplement, telle qu'elle est célébrée, cela est absolument faux.

« Il n'y a pas sacrilège à appeler une cloison une cloison, et non pas un iconostase, à nommer une coupe une coupe et non pas un calice. Mais on commet un sacrilège et le plus horrible, le plus révoltant des sacrilèges, en se servant de tous les moyens dont on dispose pour tromper et hypnotiser les gens, en profitant de la simplicité des enfants et des hommes du peuple pour leur persuader que, si l'on rompt un morceau de pain d'une certaine façon, en prononçant certaines paroles, et qu'on le mette ensuite dans du vin, la nature divine se communique à ce morceau de pain, que le prêtre, suivant qu'il l'élève au nom d'un vivant ou d'un mort, assure à celui-là la santé, à celui-ci une amélioration de son sort dans l'autre monde, enfin que quiconque mange ce morceau de pain reçoit dans son corps Dieu lui-même. Ne voit-on pas que tout cela est horrible ? L'enseignement du Christ est défiguré, transformé en une suite de grossiers sortilèges : bains, onctions, mouvements du corps, incantations, déglutition de morceaux de pain, si bien qu'il ne reste plus rien de cet enseignement. Et si quelqu'un s'avise de rappeler que toute cette sorcellerie, toutes ces prières, toutes ces messes, tous ces icones, n'ont aucun rapport avec l'enseignement du Christ, que

celui-ci commande seulement aux hommes de s'aimer les uns les autres, de ne pas rendre le mal pour le mal, de ne pas juger, de ne pas tuer leur semblable, tous ceux qui profitent du mensonge éclatent en protestations indignées et, avec une audace incroyable, proclament publiquement dans leurs églises, impriment dans leurs livres, leurs journaux, leur catéchismes, que Jésus-Christ n'a jamais défendu le jurement (serment), qu'il n'a jamais défendu le meurtre (guerres, exécutions capitales) et que la doctrine de la non résistance au mal est une invention, une ruse satanique des ennemis du Christ. Le plus horrible est que les hommes qui profitent du mensonge ne trompent pas seulement les adultes, mais que, profitant du pouvoir qui leur est donné, ils induisent en erreur les enfants eux-mêmes, les enfants dont le Christ a dit que celui-là serait maudit qui voudrait les tromper. Il est horrible que, pour servir leurs intérêts mesquins et leur basse cupidité, ces gens consentent à faire une œuvre aussi mauvaise et qu'ils cachent aux hommes la vérité révélée par le Christ, bien qu'elle dispense un bien mille fois plus précieux que le prix de leur triste besogne. Ils agissent comme ce brigand qui tua toute une famille de cinq ou six personnes pour voler une vieille souquenille et 40 kopecks. Les victimes lui auraient volontiers donné tous les vêtements et tout l'argent qu'elles possédaient pour qu'il leur laissât la vie. Mais il ne pouvait pas agir autrement. Il en est de même des imposteurs en matière religieuse,

(*Asuivre*).

JOSEPH DE KRONHELM.

Gajsin, Podolie, Russie.

TOLSTOI ET LA VIE FUTURE

On sait que récemment le grand Tolstoï a été très gravement malade. Il a failli même succomber ; et voici en quels termes, à peine revenu à la vie, il faisait part à un ami de ses impressions de malade :

« Je ne reconnaissais pas distinctement mon entourage ; il me semblait que je glissais à la fois doucement et rapidement comme d'une montagne et que j'entrais plein d'espérance dans un séjour bienheureux. Maintenant que je commence à me remettre, j'ai le sentiment que j'aurai encore à traverser les fondrières et les marais de l'existence terrestre. Je regrette chaque minute de cet état où je me sentais entre ce monde et l'autre, et j'écrirai peut-être là-dessus ; je ferai comprendre aux hommes que la mort n'est pas terrible, qu'il y a une autre vie et une meilleure. »

L'illustre penseur rend très exactement compte des sensations éprouvées par un esprit élevé à l'heure où il s'apprête à briser les derniers liens qui le retiennent à la vie corporelle. Non, certes, la mort n'est pas terrible pour le juste ; pour celui qui s'est fait toute sa vie l'apôtre des idées généreuses ;

mais il ne saurait en être de même pour celui qui n'a fait et rêvé que le mal. La vie future est la continuation de la vie présente.

Pour ceux qui n'ont pas progressé elle reste après exactement ce qu'elle était avant, avec, en plus, le sentiment de la déception et l'angoisse de l'incertitude. Pour qui, au contraire, n'a cessé de lutter et de se transformer par l'épreuve, le poète l'a dit :

C'est un prolongement sublime que la tombe,
On y monte étonné d'avoir cru qu'on y tombe.

Cette vérité est si simple et si lumineuse que l'on a peine à comprendre qu'il soit si malaisé de la faire entendre aux hommes. Tolstoï n'aura été ni le premier ni le seul à se donner cette mission ; mais, du moins, sa grande voix aura chance d'être mieux écoutée et surtout de retentir plus profondément dans les masses. Ouvrons donc nos rangs, spirites, à celui qui se prépare à apporter sa pierre à l'édifice que nous construisons.

ALGOL.

UNE VISITE DE JÉSUS CHEZ LAZARE

(Voir le précédent numéro de la *Revue*).

Nous allons accomplir la tâche difficile et délicate de peindre ici la physiologie de Jésus. Nous dirons ce que nous voyons, sans oser affirmer que nous rendons fidèlement les traits de sa personnalité sacrée. Bien des voyants ont donné du divin Nazaréen des portraits n'ayant entre eux aucune ressemblance ; ceci provient de plusieurs causes : d'abord le Christ, un dans sa personnalité humaine aussi bien que dans sa Divinité, est *multiple dans ses manifestations pour les âmes* ; en un mot, chaque âme le percevait selon sa réceptivité spirituelle ; mais, objectera-t-on il peut et doit en être ainsi, en ce qui concerne sa nature spirituelle divine ; mais sa corporéité humaine ne pouvait changer si complètement d'aspect physique, que les uns puissent le dire de petite taille, d'autres de taille élevée. Les uns lui donnent une chevelure et une barbe brunes, d'autres châains, etc., etc. — Ce qu'il y a de certain, c'est que, suivant le milieu et le moment, le jeune Prophète était grandement modifié dans sa forme extérieure. Le peu de consistance de son enveloppe semi-fluidique, bien que d'apparence matérielle, rendait subites ces étranges modifications. La lumière éblouissante de la nature divine émergeant plus ou moins de l'enveloppe physique, en changeait les contours, en développait la beauté. Une seule chose était fixe et inaltérable en Jésus ; c'était sa voix d'un timbre à la fois si doux et si pénétrant, qu'aucune autre ne fut jamais semblable à cette harmonieuse voix.

Jésus pouvait élever fort haut le diapason de sa voix, sans en changer la caressante, l'ineffable suavité pour ses heureux auditeurs.

La personnalité de Jésus de Nazareth, que notre vision rétrospective nous montre assis sous la pergole de son Disciple et ami Lazare, est celle-ci : un homme plutôt au-dessous de la taille moyenne, mince, nerveux sans maigreur, la tête un peu forte, mais elle paraissait telle peut-être, à cause de l'abondante chevelure d'un châtain foncé à reflets fauves qui l'entoure. Les cheveux bouclés naturellement encadrent artistement la figure pâle de Jésus. Son front est grand, d'une forme admirable, sans un seul pli de la peau moins brune au front que dans le reste du visage. Le front et les yeux sont toute la physionomie de Jésus ; le nez tombe droit et fin sur une bouche vermeille, dont la barbe cache les contours, ainsi que la forme du menton. La barbe est à la fois fournie et claire, c'est-à-dire qu'elle laisse voir l'épiderme où elle prend racine ; les sourcils sont presque noirs formant une ligne finement arquée se rapprochant de la racine du nez ; les joues légèrement creusées, sans doute par la longue marche que vient de faire le Prophète. Quant aux yeux, il nous est difficile de les décrire, ils sont grands, bruns et tantôt bleus foncés ; l'iris a un point or, si brillant, qu'on ne peut en supporter l'éclat ; le blanc de l'œil très grand et assez bombé nage dans une fluidité brillante semblable à celle des yeux des très jeunes enfants ; les paupières alanguies et cernées, ainsi que le tour des yeux trahissent la fatigue et la douleur morale du Nazaréen ; les cils sont remarquablement longs et fournis.... Les épaules et la poitrine sont larges, mais dans une proportion parfaite avec sa stature ; le cou est plutôt maigre et nerveux, les pieds sont petits et fortement cambrés ; les mains sont fines, les veines sont apparentes ; la peau en est très brune. La forme des doigts nous échappe, nous ne pensons pas cependant que les doigts soient fuselés, mais ils sont sans nœud ; le Maître d'ailleurs tient ses mains presque toujours cachées sous les longues manches de sa tunique ; celle-ci est faite d'une étoffe de laine blanche, mais ayant été bien des fois nettoyée par la terre à foulon, elle a pris une teinte saumonée, un teint rose ; la tunique est longue, le bord en est usé.... Un manteau bleu foncé attaché près du cou par une agrafe en bronze a été retiré par Lazare des épaules du Maître, dès son arrivée sous le toit de son hôte ; les chaussures de Jésus sont grossières et de fabrication primitive, un morceau de peau retenu par des courroies de cuir, qui sont passées dans des trous faits dans le morceau de cuir de forme oblongue.

Un grand carré d'étoffe rouge entoure la tête de Jésus, non comme un turban, ni comme un fichu de femme ; il affectait plutôt la forme du bourrelet que les femmes de la campagne portent sur la tête comme amortissement du poids qu'elles transportent parfois au moyen d'une corbeille.

Quand le Maître fut assis, il rejeta loin de lui sur un escabeau l'étoffe rouge qui se déplia; elle était mouillée de sueur à plusieurs endroits. Jésus passa plusieurs fois, mais très rapidement, sa main sur son front en repoussant en arrière sa longue chevelure et découvrant ainsi la majestueuse beauté de ce front que nous dénommerions aujourd'hui *Olympien*!

Jésus souriait et regardait Magdeleine remplissant avec tant de zèle et d'amour les devoirs de l'hospitalité!

— Ta sœur Marie fait des progrès dans la bonne voie, dit de sa voix harmonieuse le Maître, en s'adressant à son hôte; chaque jour elle s'efforce de défricher le champ de son intelligence de l'ivraie qui empêche de pousser la bonne graine!... C'est un labeur long et pénible, qui rebute bien des âmes; mais Magdeleine a dans la sienne le stimulant par excellence : l'Amour!

Marie-Magdeleine regarda Jésus avec une expression à la fois humble et ardemment passionnée et ce regard voulait dire : « O Maître toi seul connais le cœur de ta servante! J'ai été pécheresse, c'est vrai; ma nature curieuse, indépendante m'avait fait rompre avec les usages sociaux et religieux de ma nation, mon orgueilleuse beauté m'attirait trop d'hommages, mon âme ardente et voluptueuse n'a pu résister aux séductions; mais je n'ai jamais trafiqué de mon corps en vile courtisane, ainsi que le disent encore, plus même qu'avant ma conversion, les hommes riches et puissants de Jérusalem, dont j'ai méprisé les présents et l'amour, car nulle attraction ne pouvait me les faire accepter! J'ai aimé Sentorius, parce qu'il était noble et bon; sa beauté physique était certes bien médiocre, mais son esprit était aussi profond que brillant. Il avait conquis le cœur de Magdeleine avant qu'elle oubliât la pudeur de la femme dans ses bras!... Sentorius seul a compris mon âme aimante, si à l'étroit dans son corps de chair, si malheureuse de ne pouvoir exprimer qu'en des caresses humaines les ardeurs de sa tendresse surhumaine!

Toi Maître adoré, tu as dévoilé à la pécheresse le secret de sa nature; si je n'avais reçu ta grâce divine, j'aurais roulé de chute en chute dans de nouvelles liaisons, cherchant vainement à satisfaire la soif du pur amour, mon besoin insatiable d'union d'âme, de fusion spirituelle avec un être de même nature que la mienne. Ce pur diamant je l'eusse cherché jusque dans la boue des chemins; je me serai meurtrie inutilement l'âme et le corps et je n'aurai recueilli de mes parents et amis que mépris!

Maître, Maître, tu es vraiment un Dieu, tu as toute puissance, car tu es l'amour même! Un seul de tes regards plonge mon âme dans la béatitude du rêve!

Un signe de Marthe à sa sœur obligea Magdeleine à laisser Jésus avec Lazare; attristée la belle Juive s'en fut à la cuisine.

— Il faut, dit la sœur aînée, dresser le couvert dans la salle de repos ; il fait un peu de vent, je crains que cela ne dérange le Maître pendant le repas ; je te prie, Magdeleine, occupe-toi de ceci.

Obéissante, mais bien contrariée d'être privée de la vue de Jésus, Magdeleine se mit en devoir de préparer la table, la recouvrant d'un linge blanc de toile bordé d'un large ruban de toile pourpre.

Jésus tourna la tête vers la fenêtre que la jeune femme venait d'entr'ouvrir seulement.

— Hé quoi, dit le Sauveur en s'adressant à Lazare, voulez-vous me priver, en prenant mon repas, d'admirer la nature, de regarder le ciel d'un bleu si lumineux et de voir l'ombre mouvante de cette vigne sur la table à manger. Ceci me paraît préférable à la table la plus richement décorée ! — Magdeleine, ajouta-t-il d'une voix dont les modulations seules renfermaient bien des sentiments, Magdeleine, nous prendrons ici notre repas, que les oiseaux égayeront de leurs chants joyeux ; en attendant, viens près de moi ; tu as beaucoup de choses à me dire, à me demander et moi j'ai hâte de t'instruire ; le temps m'est compté par mon Père !... Je ne sais si je pourrais revenir ici...

Lazare effrayé tendit ses mains vers Jésus dans une attitude de cruelle anxiété !

Jésus ajouta tristement pour calmer son ami... du moins de longtemps !

Marie accourut à la voix du Maître ; elle prit un escabeau très bas et s'assit en face de lui ; elle croisa ses pieds et pour mieux fixer son attention sur ce qu'elle allait entendre, Marie arrondissant ses beaux bras en entoura ses genoux en enlaçant les uns dans les autres les doigts de ses mains ; par un brusque mouvement involontaire, le léger turban de gaze s'était détaché de sa tête ; elle négligea de le ramasser, car il aurait fallu détacher son attention du Bien-aimé.

Jésus sourit ; il lisait couramment dans cette âme :

— La nature t'a donné un si beau diadème, ma sœur, que le cacher est une faute !

— Et une vanité inutile, dit sévèrement Lazare !...

Magdeleine répondit humblement :

— Mon frère, je te remercie de ton avis !...

Puis, songeant aux paroles du Maître, qui au lieu de la blâmer comme Lazare, lui faisait comprendre que ce turban était une parure inutile pour une de ses disciples, elle fût touchée de sa bonté, qui adoucissait avec tant de délicatesse une leçon nécessaire.

Puis, avec cette rapidité qu'a la pensée de se transformer, Magdeleine pensa que si Jésus trouvait supérieurement belle sa chevelure (ce qu'elle

était en effet), elle devait sur l'heure la couper et jeter ses nattes en offrande respectueuse aux pieds du Maître.

Le sacrifice ne fit pas balancer un seul instant la volonté de Marie et si elle eût eu sous la main des ciseaux, elle eût accompli immédiatement ce sacrifice !

Mais Jésus lui dit : « Quand une tendre mère donne à sa fille un bijou précieux, la fille doit-elle s'en dessaisir et le rejeter?... Non; la mère en serait peinée, aussi la fille doit le porter toujours, pour que sans cesse le plaisir de jouir du bijou fasse la joie de la mère et que la fille en ait une constante reconnaissance envers celle qui le lui a donné !... »

Magdeleine baissa la tête, prit le bord de la robe de Jésus et la baisa.

A ce moment, un homme de mauvaise mine s'approcha de la pergole; il jeta sur Jésus et Magdeleine un regard d'envie et de curiosité; et s'adressant à Lazare il lui dit : « Ton serviteur Joseph, fils de Manassé, qui est dans ton champ en deça du Bourg m'envoie te prévenir que l'on vienne à son aide, il s'est cruellement blessé au pied et ne peut plus conduire ses bêtes.

— Ne pouvais-tu lui aider toi-même répondit, contrarié d'être dérangé dans ce moment, le frère de Marthe et de Marie, j'aurais payé tes services !

— J'ai mon travail et ne puis faire celui des autres; mon Maître est riche et puissant et pour le moindre repos que je prends dans ses vignes il me fait battre de verges ! c'est même à mes risques et périls que je suis accouru pour te prévenir Lazare, par pitié, pour Joseph, un travailleur des champs comme moi. — Si tu voulais ordonner à ta servante, que je vois d'ici dans cette cour, de me donner à boire, j'en serai réconforté, car j'ai fais diligence pour arriver jusqu'à toi, sans être vu par le chef des cultures de mon maître.

Lazare fit signe à la servante et dit à l'homme d'aller lui-même demander à se rafraîchir.

— Voilà qui me contrarie beaucoup, Seigneur, dit Lazare à Jésus. Voici un serviteur qui sera peut-être obligé à garder un long repos et de quelque temps encore, je ne pourrai le remplacer... Il faut que je me rende de suite auprès du blessé !... Je vais être privé une heure au moins de ta précieuse présence. O Maître si pitoyable, donne-moi le moyen de guérir mon serviteur !

— Jésus prit l'étoffe rouge qu'il avait précédemment sur la tête :

— Tiens, mon ami, dit-il à Lazare, presse la plaie que ton serviteur a au pied gauche; c'est une vipère qui l'a mordu; ensuite enveloppe le pied avec ce linge; mais hâte-toi, le venin fait du progrès, la cheville devient noire; après tu reviendras de suite près de moi. Ton serviteur reprendra sans douleur son travail interrompu.

Lazare informa Marthe de son absence forcée et de la cause qui la moti-

vait, en ajoutant que, certain de la promesse de Jésus, il serait de retour avant une heure.

A peine Lazare s'était-il éloigné de la pergole que la sœur aînée y vint.

— Magdeleine, dit-elle, laisse le Seigneur prendre un peu de repos et vient m'aider, je te prie ! N'est-ce pas Maître qu'il n'est pas juste que je travaille seule, tandis que Marie reste près de toi ?

Jésus secoua doucement la tête.

— Marthe, dit-il, en enveloppant celle-ci d'une effluve de douce sensation, Magdeleine a choisi volontairement la meilleure place ! Elle ne lui sera point ôtée.

La sœur aînée ne comprit pas la profondeur des paroles de Jésus qui faisait juste ce qui paraissait à son bon sens peu juste ! Mais la sainte fille venait de se sentir entourée, pénétrée d'une telle suavité, que jamais son cœur ni son esprit n'eussent pu s'en imaginer la puissance. La vierge ne pouvait comprendre ! mais ravie, enivrée, elle retourna à ses occupations, sans mot dire, cherchant à fixer en son souvenir, cette sensation puissante qui terrassait sa volonté, en enlevant son âme dans une région plus élevée !

On doit être ravie de même dans le sein d'Abraham, pensa la pieuse Marthe !

— Marie, dit le Maître en fixant son regard, devenu moins doux, sur l'ancienne amante de Sentorius, ne te préoccupe pas du jugement des hommes sur ta conduite passée ; ils te blâmeront de même bientôt, quand ils te verront quitter toutes les joies de l'existence, tous les triomphes que procurent à la femme la beauté, pour te consacrer au secours de ta nouvelle famille spirituelle : mes disciples ; lorsqu'ils te verront, ces hommes à courte vue sacrifier les biens terrestres qu'ils considèrent uniquement pour rechercher les privations, te dévouer aux malheureux de corps et d'âme. Ces hypocrites jouisseurs, ces faux prophètes diront : la belle Magdeleine n'a fait que changer de folie, elle eût mieux fait de rester Souveraine de beauté, dans Jérusalem, que de se faire servante du *Perturbateur du Temple* !

Et l'on te maltraitera à cause de moi, Magdeleine, toi et tous ceux qui auront cru à ma parole ; qui savent que je suis l'Envoyé de mon Père !... Tu le sauras un jour, sœur chérie, dont l'amour purifié est la seule fleur terrestre, dont il m'a été possible et permis d'aspirer le délicat et délicieux parfum d'âme !... O Marie-Magdeleine, tu as tant aimé, qu'il te sera beaucoup pardonné. — Ta mémoire, Magdeleine, ne s'éteindra jamais parmi les hommes ; tu resteras dans les siècles à venir la consolatrice de l'Envoyé du Père ! Sur ce trône qui m'est réservé, tu seras toujours près de moi.....

Marie laissa échapper un petit cri de surprise ; son regard interrogeait celui de Jésus !.....

— Parle, Magdeleine, achève ta pensée.

— Tu parles d'un trône, Maître, auprès duquel ta servante sera à tes pieds, et cependant, je t'ai entendu dire à maintes reprises : que ton royaume n'était pas de ce monde et que la nation juive se méprenait sur le caractère réel de ta mission ! Certes, notre nation l'adopterait avec reconnaissance pour Roi, si, par ta puissance spirituelle inconnue jusqu'ici en Israël, tu consentais à te servir des légions d'esprits qui sont à ton service pour combattre avec nos guerriers contre les Romains. Je ne doute pas, Maître, que tu n'aies le pouvoir de faire rouler des collines sur les armées ennemies, de reconstituer l'ancien royaume de nos pères, dans toute sa splendeur passée. Mais si le Ciel a doté ta grande âme d'une telle puissance : celle d'un Dieu, tu as toujours dit à tes plus fidèles Disciples que telle n'était pas ta mission ici-bas de relever Israël de son abaissement... Alors, Maître, de quel trône parles-tu ? Daigne l'expliquer à ta servante, dont l'entendement se trouble !...

Jésus soupira, passa la main droite sur son large front, regarda le ciel. Ses yeux semblaient distinguer quelque chose dans ce profond azur, qui donnait à sa belle physionomie une expression de douloureuse angoisse.

Jésus se taisait ; Marie sentait des larmes venir à ses paupières...

Ah ! pourquoi ai-je fait cette question au Bien-aimé, pensait-elle, puisqu'elle vient de l'attrister ?

Toutefois, elle respecta la pénible méditation de Jésus.

Après un assez long silence, le Messie reprit :

— Magdeleine, il y a toute sorte de trône qui élève celui qui y monte au-dessus des autres hommes ; il y en a en matières précieuses : or, argent, ivoire ; il y en a en bois doré... le mien sera en bois brut, élevé en plein air... et je souffrirai beaucoup, quand j'y serai placé... et ceux qui seront près de moi, souffriront de mon élévation... et de ma peine... Marie, ta merveilleuse beauté se flétrira dans les larmes pour ton Roi...

— Ah ! Maître, j'accepte avec joie toute souffrance qui me permettra de partager la tienne ; mais en cet heureux instant pour elle, n'afflige pas son faible cœur !...

— Ainsi, reprit Jésus, en tout temps et même jusqu'à la consommation des siècles, ton nom Marie-Magdeleine sera béni et aimé des nations qui se convertiront à mes doctrines... Et ce sera justice, car ton amour ne fait aucune réserve personnelle pour l'objet de ton attachement ; ton abnégation est complète, ton dévouement sans borne, non seulement au Maître, mais à sa Doctrine... Tu seras l'image, le symbole de la régénération de l'esprit et de l'âme par l'amour dans sa vérité et force idéale !... Marie, je lisais dans ton cœur, tout à l'heure, au sujet du plat d'argent que voici, et Jésus prit entre ses mains le souvenir de Sentorius.

Magdeleine rougit légèrement, levant avec timidité son regard humide vers le Seigneur.

— Penses-tu que je te blâme, Marie, d'avoir conservé ceci en souvenir, et non pour sa valeur intrinsèque, de l'homme dont la nature s'est le plus rapprochée de la tienne ? ce serait injuste... et ne point apprécier ta délicatesse féminine... tu as sanctifié par ta pensée aimante ce souvenir... Il t'appartiendra toujours. Rien ne le détruira, ni le feu, ni tout autre élément destructeur... Tu le retrouveras dans mon Royaume, où il brillera d'un éternel éclat !... Mais bientôt, toutefois, celui que voici, que je tiens dans mes mains, tu le donneras pour soulager une infortune... Il sera vendu et acheté plusieurs fois ; enfin dans un temps de grande disette, son dernier possesseur le fondra pour en faire un lingot, qui sera transformé en monnaie.

— Seigneur, je crois en ta parole, mais comment retrouverai-je alors le souvenir du jeune Romain, dans ton Royaume, où, en définitive, je ne souhaite qu'une chose, te retrouver, Maître et t'adorer éternellement dans ta gloire !.....

Jésus sourit mélancoliquement :

— Chère sœur, tout ce que l'homme aime et qu'il sacrifie pour l'amour de Dieu, c'est-à-dire pour le soulagement ou le bonheur de ses frères, il le retrouvera augmenté, amplifié, dans le Royaume de mon Père, qui est aussi le mien, puisque je fais la volonté de mon Père et que je ne fais qu'un avec lui !... Tu parles, Marie, de l'espérance de m'adorer éternellement dans ma gloire... Chère fille, ta pensée est humaine encore en ceci ; l'amour est actif dans sa véritable essence, il n'est adoratif que dans son expression... le Royaume dont je vous entretiens constamment est d'une immensité dont les proportions que vous connaissez ou dont vous vous faites une idée sur la terre ne peuvent donner la plus petite idée... Et il y a dans cet infini que j'appelle Royaume du Père des quantités de régions ; or, toutes les âmes pures et aimantes y trouveront selon leur sacrifice au bien ici bas, et leur amour de Dieu et du prochain, la béatitude à laquelle elles auront droit. Là, elles retrouveront jusqu'aux objets auxquels elles auront attaché un pieux ou un noble souvenir !... C'est ainsi, ô douce sœur, que lorsque tu reverras Sentorius, tu pourras lui prouver, en lui montrant ce plat d'argent, souvenir d'une personnalité artistique, que tu n'as jamais cessé de penser à lui et de prier pour sa rédemption.

Magdeleine se mit à genoux devant le Maître, elle éclata en sanglots :

— O ! Divin Sauveur, tu ravis mon âme par tes paroles, je ne sais plus si je suis Magdeleine ou une habitante de ton Royaume, tant je me sens nager dans ta lumière !... Je suis éblouie. C'est trop de joie !... Grâce pour ton humble servante, si toutefois la mort ne l'a pas détachée de son corps mortel !

Jésus fit un signe de la main sur la tête de la belle Juive, dont la forme

astrale, supérieurement plus belle que la réalité tangible, venait dans son élan d'extase de sortir entièrement de son enveloppe terrestre, ce qui avait permis à Magdeleine de percevoir le véhicule de lumière éblouissante qu'était le corps causal du doux Nazaréen.

Marie se releva, elle croyait sortir d'un rêve, mais le Maître était là... Elle ferma les yeux pour revivre quelques secondes l'inoubliable minute dans laquelle elle puiserait désormais la force de souffrir et de vivre !... peut-être sans lui !...

Un bèlement plaintif attira l'attention de Marie ; bientôt elle vit un tout petit garçon qui tirait de toutes ses faibles forces, par une corde de jonc, une chèvre blanche aux yeux bleus. La bête semblait avoir conscience de ce qu'on allait faire d'elle.

A la vue de la belle Juive et de Jésus, qu'il connaissait de vue, l'ayant entendu maintes fois blâmé par ses voisins, l'enfant s'arrêta interdit. Il flottait encore autour du Prophète de légers flocons de fluide lumineux d'un blanc mélangé d'étincelles ou paillettes d'or. Les enfants sont parfois voyants, et celui-ci l'était. Ensuite, son cerveau se trouvait surexcité par le chagrin qu'il éprouvait d'amener la dernière chèvre de son petit troupeau au Marché, car sa mère, veuve et étant malade, ne pouvait plus gagner le pain quotidien ; aussi, avant de se décider à mendier, épuisait-elle toutes ses ressources pour recouvrer la santé.

— Où vas-tu, mon enfant ? dit Jésus, ta bête paraît te suivre avec répugnance.

Le petit garçon, à qui on avait dit que le Nazaréen était un révolutionnaire, dont les partisans ne feraient qu'attirer sur la nation de mauvais traitements de la part de leurs vainqueurs, qu'enfin les dignitaires du Temple méprisaient, car les prétendus miracles de ce chef des mécontents n'étaient qu'artifices démoniaques, quand les preuves de leur réalité obligeaient ces *Inspirés du Saint des Saints* à les reconnaître ; bref, le petit garçon regardant l'évolution de ces flocons lumineux de fluide autour de la personne de Jésus, se demandait dans l'amertume de son âme, si ce soi-disant Prophète ne produisait pas avec le secours du *Prince des Ténèbres*, cette fantasmagorie, si étrange et si belle !

— Eh bien ! parles, dit Marie en tendant au petit garçon quelques figues qui restaient encore sur le plat. L'enfant s'en saisit avec joie, non que ces fruits fussent rares en ce pays, mais celles qu'on lui offraient étaient belles et énormes...

A la chèvre, Jésus tendit quelques feuilles de vigne qui recouvraient la table, et la bête en les mangeant regardait de ses yeux bleus le Sauveur !... C'est que la chèvre voyait également la lumière qui émanait de la chevelure ondoyante du Prophète !

— Sont-elles bonnes, enfant ? En veux-tu d'autres, j'irai t'en cueillir, l'arbre est proche.

Dompté par la grâce et la bonté à la fois, l'enfant répondit :

— J'en prendrais bien encore quelques-unes, si tu veux me les donner et que cela ne te dérange pas... mais il ne faut pas que je m'attarde à les manger ici, sous cet abri, où l'on est si bien..., car je dois me rendre au Marché pour vendre notre pauvre chèvre blanche, la pauvre Jésara !

Magdeleine se pencha vers Jésus :

« Maître, veux-tu projeter sur ces fruits ta vertu guérissante. »

Marie venait à ce moment de détacher quelques figues de l'arbre, et les avait posées dans le plat.

« Je donnerai le tout à l'enfant, il portera ainsi la guérison, la santé à sa mère, et le prix du plat d'argent donnera pour longtemps le bien-être au logis... Et l'enfant ne sera pas obligé de se séparer de sa belle chèvre blanche. »

— Magdeleine, le souvenir de Sentorius est devenu immortel, et bénissant les figues dont le plat était rempli, Jésus dit au petit garçon :

— La sœur de Lazare te donne ces fruits dont la saveur *particulière* rendra la santé à ta mère ; elle doit en prendre un tous les quarts d'heure ; après, elle se lèvera, ira avec toi à Jérusalem vendre ce plat précieux, et vous vivrez heureux avec le prix que vous en retirerez... Va, mon enfant, remonte à ta maison... ta chèvre te suivra docilement, tu peux maintenant la laisser en liberté !

L'enfant baisa la main de Magdeleine, remercia Jésus, et lâchant le lien avec lequel il retenait sa chèvre, prit à deux mains le plat de figues et se mit à courir vers son logis, la bête le suivait en bondissant.

Bientôt arriva Lazare ; il était accompagné de son serviteur complètement guéri, qui avait voulu venir exprimer sa reconnaissance au Seigneur. L'homme se prosterna et baisa les pieds du Sauveur, qui voulait se dérober à l'expression de sa reconnaissance.

— Retourne aux champs, mon ami, dit Jésus au paysan, et ne parle à personne de ce qui t'est arrivé.

Quelques instants après, Jésus s'étant restauré avec Lazare et ses sœurs, partit pour aller trouver dans une réunion ses frères Esséniens.

M. A. B.

Le *Progrès Spirite* nous apprend la désincarnation, à l'âge de 85 ans, du président du *Groupe Girondin* à Bordeaux, M. BRISSE, Pierre-Ernest, dont l'existence fut consacrée avec une ardeur et un dévouement sans bornes à la Foi spirite, à sa propagation et au soulagement des malheureux.

EUSAPIA PALLADINO

A GÈNES

Séance privée

Outre les séances expérimentales dont il a été fait mention dans la Revue précédente et qui affectaient un caractère purement scientifique, une autre séance privée a eu lieu, sous la direction et le contrôle spécial de M. Ernest Bozzano, président du cercle « La Minerva ». Nous en donnons ci-dessous le compte rendu extrait du journal de Gênes « *Il secolo XIX* ».

Pour des raisons faciles à comprendre, je dois m'abstenir de donner ici les noms des personnes qui firent partie du cercle, mais elles jouissent d'une réputation d'intégrité bien établie dans la ville de Gênes et appartiennent à la meilleure société. Je les désignerai donc par des lettres alphabétiques.

La séance fut donnée dans la salle à manger et l'ordre des places occupées par les cinq membres du cercle, autour d'une petite table rectangulaire à quatre pieds, fut le suivant : Eusapia (le médium) était assise à l'une des extrémités ; j'étais à sa droite, puis venait Mlle R. à l'autre bout ; en face du médium, se trouvait M. P. qui avait à sa droite M. F. A. et enfin Mme A. la maîtresse de la maison qui était à la gauche d'Eusapia.

Par suite de l'exiguïté de la pièce, ma chaise était appuyée contre la table de la salle à manger, massive et très lourde, en bois de chêne. Une faible lumière éclairait la chambre ; les coups usuels ne tardèrent pas à se faire entendre dans le bois de la table ; bruits faibles d'abord, puis plus accentués et répondant d'une manière intelligente à nos questions ; mais la lumière étant encore trop grande, nous baissâmes le gaz, sur la prière de l'agent occulte, et la chambre resta encore suffisamment éclairée par le reflet d'une bougie allumée dans l'antichambre. Cela étant fait, la grande table placée derrière moi, se mit à se mouvoir et fut transportée avec grand bruit jusqu'à l'angle extrême de la pièce ; l'intention évidente de l'agent occulte était d'obtenir plus d'espace. Presque simultanément, le tapis qui était sur la table de la salle à manger en fut enlevé et jeté sur la petite table. Comme la chaleur allait en augmentant, nous exprimons le désir que le tapis qui recouvrait nos mains soit retiré.

Mais John ne le permet pas ; car, pour autant qu'on peut l'affirmer le tapis a été transporté là avec intention et dans le but d'y mieux accumuler et condenser le fluide extériorisé.

Une main ouverte, puissante et énorme vient ensuite me frapper dans le dos, elle me presse avec force ; c'est la main de John. Les proportions en sont si grandes qu'elle s'étend d'une épaule à l'autre. Elle se retire peu après,

puis revient me frapper à trois reprises différentes sur l'épaule ; elle disparaît de nouveau pour venir me caresser la figure.

Je sens tout à coup une main saisir ma chaise et faire des efforts pour l'enlever ; je veux m'y opposer, mais Eusapia me conseille de ne pas résister aux désirs de John. Je cède donc aux sollicitations du médium et aussitôt, la chaise est enlevée de dessous moi et transportée sur la table de la salle à manger en pleine lumière. Je la reprends et on diminue l'intensité du gaz. Je sens notre table se déplacer vivement vers la gauche, de sorte que je me trouve justement en face de la porte par laquelle la lumière entre. Peu après, une grosse tête se montre, puis disparaît rapidement dans l'espace clair qui est devant moi, plusieurs fois de suite. Elle s'approche si près de moi, que je puis distinguer nettement le profil du nez qui est aquilin et la barbe en pointe. Alors commencèrent les attouchements divers qui se suivirent sans interruption ; ces contacts sont si multipliés qu'il m'est impossible d'en déterminer le nombre.

Tantôt ce sont des serrements de mains ; tantôt des pressions vigoureuses aux jambes, aux genoux, dans les flancs ; puis des caresses tendres et affectueuses sur la figure, des coups faibles sur les épaules ; une main me tire doucement la barbe, une autre me prend le nez. Ces mains sont tour à tour très fortes, moyennes, féminines, et même parfois enfantines. Je remarque pourtant, que tout en étant favorisé par ces mains fluidiques, aucune d'elles ne m'avait encore honoré d'un serrement de mains, quand, tout à coup, je vois descendre d'en haut deux grosses mains qui saisissent ma main droite, et la lèvent au-dessus des leurs. Elles la serrent avec violence et lui impriment une secousse si forte qu'il y a lieu de craindre qu'elles ne la disloquent. Je cherche à leur opposer de la résistance, espérant pouvoir mesurer la force musculaire de l'agent occulte ; mais une secousse des plus violentes, irrésistible, me fait plier le bras et comprendre qu'il est inutile de faire de l'opposition. Les lois les plus élémentaires de la mécanique enseignent qu'un point d'appui est la condition indispensable à la production des forces. Or, ces mains viennent tantôt d'en haut, puis, de mon côté droit, c'est-à-dire du côté opposé au médium et portent ma main en l'air. Elles étaient donc suspendues et isolées dans l'espace. Où était donc leur point d'appui et comment expliquer un tel phénomène ?

Les manifestations se continuent. Une main vient battre, comme si elle était armée d'un bâton, les pans de mon habit ; puis je la sens s'introduire habilement dans ma poche gauche et y prendre un petit nécessaire contenant un peigne, des ciseaux, etc. La main était évidemment consciente de son acte et savait que cet objet s'y trouvait.

M. F. A. s'aperçoit qu'un objet vient de lui être apporté et constate que cet objet est mon nécessaire, lequel fut plus tard remis dans ma poche. De

petits coups secs et métalliques, faibles tout d'abord, mais augmentant en force, se font entendre (je cherche à les comprendre, mais en vain) ; une main me prend délicatement la barbe et en coupe une mèche, pendant qu'une autre main s'était approchée de mon menton. Cette fois-ci je n'ai plus de peine à m'expliquer le phénomène. L'agent occulte est en possession des ciseaux qui étaient dans mon nécessaire et me donne en signe de satisfaction trois coups sur l'épaule. Après cela, John s'avise de passer, avec délicatesse, les mêmes ciseaux sur la figure de M. F. A. ; puis il revient à moi et les replace dans la poche où j'avais mon mouchoir.

Alors suit une pause de quelques secondes ; on entend s'ouvrir avec bruit le piano qui était placé à une distance de 1 m. 20 derrière le médium et qui se met à jouer d'abord une mélodie, puis s'arrête pour recommencer de nouveau, comme si l'exécutant cherchait à se rappeler un air oublié depuis longtemps. Ce phénomène se continue pendant quelques minutes encore et la main mystérieuse finit brusquement en parcourant toutes les notes du clavier. Au même instant, on demande de faire l'obscurité complète et M. F. A. se hâte de fermer la porte qui communique avec l'antichambre ; mais une fente de la fenêtre laisse assez de lumière pour me permettre de distinguer nettement le profil de quelqu'un qui est en face de moi. Je n'étais pourtant pas favorablement placé, quand tout à coup la table se mit à parcourir un quart de cercle sur elle-même, nous obligeant à la suivre dans son mouvement de rotation. Aussitôt après, deux mains puissantes me saisissent par les épaules et me font faire un tour sur moi-même, de sorte que je me trouve ainsi en face de la fenêtre. Je comprends dès lors qu'un phénomène nouveau va se produire ; en effet, je vois apparaître distinctement d'en haut un bras entier qui vient me toucher l'oreille et va frapper ensuite l'épaule de M. F. A. qui était vis-à-vis de moi ; le bras disparaît et une tête d'enfant, au profil bien dessiné, se montre entre F. A. et Mme A. La tête s'incline à plusieurs reprises, s'avance et se retire visiblement à la lumière. Je la distingue assez pour qu'il me soit facile d'y voir onduler une mèche de cheveux. Malgré ma déclaration formelle, M. F. A. pense que ce doit être la tête de John. Nous interrogeons la table qui répond négativement. Alors Madame A. demande, à son tour, si cette tête ne serait pas celle de son petit frère César, mort à l'âge de trois ans. (John avait, en effet, annoncé au commencement de la séance que le petit frère de Mme A. serait en état de pouvoir se manifester).

À cette question, la table répond énergiquement « oui » et au même instant, Mme A. se sent entourer le cou de deux petites mains et une figure d'enfant se presser contre la sienne et elle dit qu'elle sent sur elle un poids comme celui d'un enfant qui se tient à genoux.

« Venons maintenant à la seconde partie de la séance. — Des attouche-

ments variés se manifestent de nouveau ; on commence à apercevoir de petites flammes et l'on dirait qu'elles sortent de la table ; elles volent tout autour comme des lucioles et s'évanouissent ensuite au-dessus de nos têtes. Peu après, de semblables lumières se montrent sur les mains des assistants ; deux d'entre elles, des plus belles, apparaissent sur ma poitrine, y restent et brillent quelque temps comme des étoiles d'une couleur azurée et verdâtre ; d'autres flammes grosses comme une noisette se forment en grande quantité derrière et au-dessus d'Eusapia ; elles s'élèvent rapidement jusqu'au plafond et voltigent comme des papillons ; ce phénomène n'excéda pas la durée d'une demi-minute.

Alors, la table commence à se mouvoir de nouveau et est transportée à l'angle extrême de la chambre où l'obscurité était plus grande. Quand nous eûmes repris nos places, je me trouvai être à celle que j'avais occupée déjà, en face de la fente de la fenêtre. Bientôt après, nous entendons comme un bruit étrange de verres qui s'entrechoquent dans le buffet ; et un coup sec et sonore, à la fois caractéristique et familier, nous annonce que quelqu'un a débouché une bouteille, tandis que M. F. A. nous dit qu'on lui a mis un tire-bouchon dans la main et que nous entendons distinctement le bruit d'un liquide s'échappant d'une bouteille. Il n'y a plus de doute, c'est du vin qui a été versé dans les verres.

Peu après, je sens qu'un objet rond et solide est pressé contre ma lèvre inférieure et à mon grand étonnement, je vois que c'est un verre de vin. Je préviens aussitôt les autres membres du cercle et au même instant je sens mes lèvres humectées par le liquide. Ma voisine de droite, Mlle R..., demande à John d'avoir l'amabilité de lui en donner à son tour et un autre verre qu'elle vida lui fut soudain offert. Un troisième verre fut versé en outre au voisin de cette dernière, M. P... avec cette différence qu'après que le liquide lui fût mis aux lèvres, l'agent occulte lui ouvrit la main et y plaça le verre. A peine eût-il vidé le verre qu'une force inconnue le lui arracha de la main et nous l'entendîmes se briser avec d'autres verres au loin.

Pendant que tout ceci se passait, j'eus tout le temps d'observer Eusapia. Non content de lui tenir la main droite, je voulus m'assurer encore que sa main gauche était contrôlée par Mme A... De plus, le plateau sur lequel les verres se trouvaient était à près de 2 mètres de distance d'Eusapia, lui ôtant ainsi la possibilité de l'atteindre.

Je ne négligeai aucun moyen de contrôle et j'exerçai sur toutes les personnes composant le cercle une surveillance des plus sévères.

Tout à coup, on s'aperçoit qu'un verre du même liquide offert par l'agent occulte à Eusapia avait été rejeté par elle et l'avait mouillée de part en part. Elle s'en montra vivement surexcitée et voulut à tout prix qu'on fit de la lumière. Nous hésitons d'abord, mais nous finissons par céder aux prières

de John ; aussitôt, le médium revient à elle-même et les phénomènes se continuent dans l'obscurité. Un corps dur se heurte en cadence contre le dessous de la table et peu après une bouteille vide est mise entre les mains de M. F. A. C'est la même bouteille dont John a versé le liquide dans ses manifestations précédentes, mais là ne finirent point ces phénomènes extraordinaires. Bientôt après, deux grosses mains se posent sur ma tête et y restent immobiles pendant quelque temps ; puis elles se lèvent et font des passes magnétiques dans tous les sens au point d'en faire battre mes tempes ; je puis parfaitement distinguer le contact des doigts qui compriment et frictionnent la région temporale, près de l'endroit où sont localisés les centres de la mémoire du langage ; et avec un signe de bienveillance une main vient me frapper à trois reprises différentes sur l'épaule. Jusqu'ici, Eusapia s'est maintenue dans un état complet de veille. Elle parle et discute ces phénomènes qui se suivent ; et, contrairement à son habitude, elle est restée constamment immobile comme une statue ; ses mains si souvent agitées par des mouvements convulsifs sont comme mortes sur celles de ses voisins.

Nous arrivons maintenant à la 3^e et dernière partie de la séance. Je commence de nouveau à sentir les mains de John qui passent derrière ma chaise et essaient de m'éloigner de la table ; je suis sur le point de perdre mon équilibre mais deux fortes mains me saisissent le corps et le remettent dans une position droite. Mon pied gauche avec lequel je contrôlais celui du médium se trouve alors être derrière le pied de la table ; mais je sens la main de John me prendre délicatement la cheville et me mettre la jambe au dehors ; puis la même main saisit mon bras gauche pour l'attirer vers l'agent occulte, et la persistance qu'elle y met me fait comprendre son intention. Ayant demandé à John si son intention n'était pas de me faire lever pour me permettre de prendre la position qu'il jugeait à propos de me donner, je sentis sur mon épaule des coups légers me répondre d'une manière affirmative. Ma chaise se met alors à se mouvoir vers le côté droit, après quoi deux mains me saisissent les épaules et me font comprendre qu'il était temps de m'asseoir. J'obéis à cet ordre et je me trouve ayant le côté gauche du corps penché ; je ne puis m'expliquer le but de cette attitude et j'y reste sans bouger.

Tout à coup, deux bras énormes me serrent fortement le corps ; mon épaule gauche est pressée contre un torse herculéen ; je sens une tête s'approcher de la mienne et son haleine chaude passer sur ma figure ; puis, la tête se tourne et les cheveux qui la couvrent me touchent légèrement à son passage ; la lumière projetée de la fenêtre me permet de distinguer parfaitement le profil. Je m'abandonne librement à cette étreinte et je reconnais la forme corporelle qui se manifeste ainsi ; c'était celle d'un

athlète. Mais il me fut impossible de découvrir de quels vêtements elle était revêtue ; ils me semblaient être faits d'un tissu très fin et, au toucher, j'en sentis la surface inégale. Après m'avoir tenu ainsi embrassé pendant une minute, John se retira.

Les manifestations s'arrêtent pendant quelques instants pour continuer ensuite avec la même intensité. Je sens une main me toucher délicatement le front, l'épaule droite et l'épaule gauche. Je comprends que c'est le signe de la croix que l'agent occulte a voulu imiter ; la main passe ensuite sur mes lèvres et j'y pose avec respect un baiser ; je n'ai aucune peine à reconnaître que cette main est celle d'une femme. La même main me touche légèrement la figure et deux bras m'enlacent avec tendresse, tandis que je sens l'haleine chaude de la bouche qui embrasse la mienne avec amour. La forme ainsi matérialisée fit un violent effort pour parler, mais le médium était dans un tel état de fatigue et d'épuisement qu'il était impossible d'obtenir une matérialisation plus complète. Je suppliai John et l'agent occulte de se faire connaître et à la fin une voix faible mais distincte fit entendre deux mots qui semblaient vibrer en moi comme une voix d'outre-tombe. Puis suivit un embrassement plus ardent encore et nos âmes s'unirent dans une étreinte réciproque d'amour. Les autres membres du cercle ont entendu le baiser et les paroles prononcées.

A cinq ou six reprises différentes, la forme revint, sur ma demande, m'embrasser et avant de me quitter, elle prononça distinctement et avec une profonde tristesse ce seul mot : « Adieu ».

(A suivre).

Professeur C. MOUTONNIER.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DE M. BÉRA

Question. — Nous entendons constamment appeler Dieu « un père bon et juste ».

Est-ce que ces deux qualités ne sont pas incompatibles, l'une issue du cœur toujours prêt au pardon et ayant « des raisons que la raison ne connaît pas » ; l'autre, rigide et inflexible comme une loi mathématique.

Un père qui serait « juste » serait-il un bon père, un juge qui serait « bon » serait-il un « bon juge ? ».

Réponse. — Ami critiqueur, pourquoi demandez-vous ce que vous savez puisque vous en faites vous-même la synthèse ?

Pour le bien public, répondez-vous. Soit ! alors suivez bien mon raisonnement :

Par juste, on entend tout ce qui est équitable, ce qui ne blesse ni la conscience, ni le droit d'autrui, ni la responsabilité d'un tiers : en un mot, c'est

une droiture qui respecte tout, qui marche droit dans son chemin tout en faisant équitablement la part de chacun.

De ceci dérive forcément une ligne de conduite inspirée par notre conscience et dans laquelle domine le sentiment exact du juste, du beau, de l'équité, en même temps que nous sommes entraînés en conséquence de ces idées à éviter le mal et à le réprimer, à pratiquer le bien et à l'enseigner.

Mais vous, terriens, qui êtes nés avec toutes les fautes inhérentes à la chair, il faut que vous combattiez courageusement cet esclavage et comment ? En vous contraignant, en vous améliorant chaque jour par toutes pratiques saintes et saines.

Par exemple, si votre esprit insoumis se rebelle contre la loi du travail, contre l'obligation des dures corvées, que faut-il faire pour le forcer à obéir ?

Employer la force, la violence contre vous-même, penser combien il est juste que le règlement paternel et bon pour les travailleurs devienne pour les récalcitrants dur et sévère.

En outre du besoin que vous avez de vous corriger de vos mauvais penchants, si les lois immuables de Dieu que nous tous, même esprits, sommes loin de connaître, sont absolues, il s'ensuit que tout homme qui s'intéresse au bien du prochain essaiera bon gré, mal gré de lui inculquer la notion du bien par laquelle nous sommes tous appelés à progresser et à nous perfectionner sans cesse.

De cette idée mère, que le bien doit arriver à triompher des vices de la chair et de l'esprit, sont nées des sociétés religieuses ou humanitaires qui adoptent des règlements pour l'observation des grandes lois de justice et de bonté ; ces règlements sont considérés par les insubordonnés comme expiatoires et rébarbatifs, mais dans l'esprit et la lettre, ils sont seuls capables de faire arriver l'humanité au bien.

Il y a donc une grande bonté dans l'action de ceux qui veulent faire arriver au bien ceux mêmes qui ne le veulent pas, puisque de par les lois cosmiques la mesure de notre perfectionnement est celle de notre bonheur.

C'est ainsi que vous comprendrez mieux, je l'espère, ce paradoxe qui consiste à dire que ce qui est juste est bon ; et en appliquant à Dieu ces deux attributs qui semblent se combattre, examinons un peu dans quel sens nous pouvons en expliquer la similitude :

Le catéchisme définit Dieu un être souverainement parfait, créateur du ciel et de la terre.

Cette définition peut nous suffire dans la question et nous allons la commenter :

1° S'il est parfait, il a dû faire toutes choses avec sagesse et ponctitude.

2° Puisqu'il a créé l'univers, il nous a créés aussi. Sa sagesse se montre

dans l'organisation des mondes où tout est beau et admirable pour celui qui étudie la nature, vaste champ d'études dont les savants ont tiré des lois et des conclusions vraiment stupéfiantes. Dieu est ponctuel en tout ; sa loi est invariable. Ayant créé le ciel, la terre et nous-mêmes, il a dû, dans sa sagacité, mettre en nous tous les moyens propres à arriver au but pour lequel il lui a plu de nous créer.

Or, puisque nous devons passer par tous les degrés de l'échelle de la vie éternelle, nous avons en nous les qualités et les défauts nécessaires à un combat méritoire, non seulement vis-à-vis de nous-mêmes mais aussi vis-à-vis de nos frères moins avancés, de manière à les entraîner à la victoire de tant de misères humaines.

L'étude de Dieu a absorbé et absorbera encore bien du temps, bien des esprits s'attachent à la question de l'origine de l'être également ; mais du moment que nous existons, il faut subir de gré ou de force tous les effets propres à notre situation respective et ce n'est que dans la méditation et la recherche des lois qui régissent l'humanité que l'on arrive à la compréhension nécessaire et suffisante de ce qui est, ce qui existe et ce qui nous est imposé.

Cet exposé terminé, donnons les conclusions des questions posées au début et se résumant en ceci.

Juste s'allie-t-il à bon ?

Mais, c'est de toute évidence, la bonté est le fruit de la justice puisque la justice impose à tous le respect des droits de chacun et supprime tous les écarts, toutes les violences si opposées à la bonté.

En imposant des corrections aux enfants qui manquent à leur devoir, des pénalités aux hommes qui cherchent à nuire à leurs semblables, vous avez en vue le but noble et sain de les rendre meilleurs ; puisqu'il n'y a pas d'autres moyens de leur apprendre et d'apprendre à la société combien sont détestables les préjudices causés à autrui.

La base des lois sociales reposant sur le principe de la justice, nul ne peut s'y soustraire sans faire tort à son voisin et mériter un châtiment.

Donc, en pratiquant la justice, vous faites œuvre de bonté puisque vous montrez ainsi le droit chemin à ceux qui s'en sont écarté, vous n'employez la force qu'envers ceux qui manquent de bonne volonté.

Les lois immuables de Dieu embrassent également d'un seul jet, justice et bonté, puisque l'un des attributs découle de l'autre, et que l'agencement du monde est tel qu'il faut que chaque chose ait sa place puisque Dieu a voulu qu'il y ait une place pour chaque chose.

Des esprits moralisateurs.

X...

Saint-Pierre (Martinique) le 1^{er} juillet 1901.

Monsieur,

Encouragé par l'accueil que vous avez bien voulu faire à ma première communication, je viens vous donner les réponses qui ont été faites à votre deuxième question.

« Dieu est juste et bon. Il n'y a nullement incompatibilité entre la bonté et la justice. Il nous est d'ailleurs impossible de nous faire une idée d'un Dieu qui ne serait pas à la fois bon et juste. S'il n'est pas bon il lui manque le plus beau de ses attributs. Comment voulez-vous que nous puissions faire cette chose extraordinaire de supposer un Dieu qui n'est pas infiniment bon. Nous ne pouvons admettre cela. La *puissance* infinie sans la *bonté* infinie est encore une chose invraisemblable. Il serait même dangereux pour l'univers qu'il pût y avoir un Dieu qui ne fût pas infiniment bon.

Nous croyons qu'il est inutile d'insister.

Quant à la justice, elle est peut-être encore plus indispensable à la divinité que la bonté. Dieu ne saurait être ce qu'il est s'il n'est pas juste. La justice fait partie de son essence et nous ne saurions faire nous-mêmes la supposition d'un Dieu qui ne serait pas parfaitement juste.

Maintenant voyons les deux propositions. *Un père qui serait juste serait-il un bon père ?*

Pourquoi pas ? Qu'est-ce donc qu'un père juste sinon celui qui donne à chacun ce qui lui est dû ? Un père juste ne fait pas de préférence dans son entourage et il récompense chacun selon son mérite. Il n'a pas d'enfant chéri au détriment des autres, non plus qu'il n'a d'aversion pour aucun des siens. En un mot il est bon parce qu'il est juste. »

Voulez-vous nous permettre une objection ? N'y a-t-il pas des cas dans lesquels la bonté doit faire fléchir la justice ?

« Il y a des cas dans lesquels un père doit faire fléchir la justice en faveur de la bonté et ces cas arrivent souvent dans la vie terrestre ; mais n'allez pas pousser trop loin la comparaison que vous faites entre un père et Dieu. Dieu a l'éternité pour lui et les hommes n'ont que quelques années pour faire l'éducation de leurs enfants. Dieu ne sera nullement tenu d'agir toujours comme le *bon père*, dont l'existence sur la terre ne dure qu'un moment. Dieu n'aura qu'à être juste : c'est sa manière d'être bon.

Passons à la deuxième proposition : *Un juge qui serait bon serait-il un bon juge ?*

Absolument. Le juge qui est *bon* est même le seul qui soit un *bon juge*. Qu'est-ce qu'un bon juge sinon celui qui condamne selon les circonstances qui ont accompagné la faute. Celui qui juge sans entrailles est un monstre. Il n'y a pas deux fautes pareilles qui méritent le même châtiment. Et vous voulez qu'un juge ne soit pas bon ! Mais alors il ne sera pas juste !

D'ailleurs ici encore, il ne faut pas pousser trop loin la comparaison entre le bon juge et Dieu. Dieu connaît nos pensées les plus secrètes et il nous juge dans son infinie bonté et dans son infinie justice. »

Voilà la communication que j'ai obtenue et que je transcris fidèlement.

Le style en est parfois un peu bizarre mais par endroits aussi je le trouve plein de force.

Je prends un intérêt très puissant aux questions que vous posez dans la Revue. Je m'intéresse infiniment à tout ce qui concerne le spiritisme et le courrier du 22 qui m'apporte la Revue est toujours le bienvenu.

Je fais d'ailleurs lire le journal, ainsi que les livres que je possède, à beaucoup de mes connaissances. La doctrine spirite a ici quelques adeptes. Malheureusement ils ne sont pas groupés et même je crois qu'en ce moment tout groupement est impossible.

Veuillez agréer, Monsieur mes plus fraternelles salutations.

B...., SAINT PIERRE (Martinique).

Chère Madame et S. E. C.,

En réponse à la deuxième question posée par M. G. Béra, dans le numéro de *Revue spirite* de juin dernier, j'ai l'honneur de vous adresser ci-joint le résultat de mes réflexions. Naturellement, je vous les donne pour ce qu'elles valent.

Et d'abord, peut-on supposer à Dieu des qualités incompatibles ? A mon avis, non ! Dieu, foyer d'où tout procède, n'a fait aucune loi qui ne soit compatible avec les autres, puisque c'est son Amour infini qui les a fait éclore.

Examinons de bien près si, même pour nous, habitants de cette terre, la justice et la bonté sont incompatibles.

La justice, réglée par un code, dans le but d'étendre à tous les mêmes peines ou les mêmes atténuations, est forcément mathématique et inflexible — et encore ne l'est-elle que relativement. — C'est la justice sociale, dont chaque amélioration est issue indéniablement d'un premier sentiment de pitié — par conséquent de bonté — et qui devra, nécessairement être, par la suite, rigide et mathématique.

Mais nous voilà maintenant en présence d'un fait qu'il nous appartient personnellement de juger. Ici nous sortons de la mathématique et nous entrons dans le domaine de la justice uniquement basée sur nos libres sentiments et dans la balance de laquelle nous pourrions faire directement entrer la bonté, par « des raisons que la raison ne connaît pas », selon notre grandeur d'âme et en tenant compte de la compréhension du coupable.

Il est facile de voir, d'après ce qui précède, que l'incompatibilité n'existe qu'en apparence puisque partout la bonté a été le point de départ, et, au fond,

nous constaterons qu'en instituant la justice mathématique nous n'avons eu que le souci de la rendre égale à tous et de la mettre hors de la portée des méchants. Nous avons en cela une preuve de notre infériorité par la dissemblance de nos sentiments et, conséquemment, par leur différence lorsque nous les mettons au service des causes. Là seulement est l'incompatibilité.

Supposons maintenant que tous les êtres humains aient les mêmes sentiments de bonté, et la même compréhension de la justice. Du même coup nous supprimons la justice mathématique, et chacun de nous, étant en communion avec ses frères, sera sûr de procéder selon leurs vues. Rien ne choque plus et il ne viendra à l'idée de personne d'imaginer de *plus bonne justice* ou de *plus juste bonté*, chacun portant en lui le reflet d'un même sentiment et d'un même désir.

L'idée d'une unité terrestre nous fera mieux comprendre, malgré la distance infinie qui sépare cette justice — pourtant idéale — de la perfection divine, pourquoi Dieu, ayant créé des lois partant d'un seul principe, l'Amour, ces mêmes lois, quelque incompatibles qu'elles puissent paraître à première vue, sont cependant liées les unes aux autres par une même chaîne. Ajoutons qu'étant égales pour tous, c'est-à-dire fondamentalement et éternellement mathématiques, ses lois portent toujours, quel qu'en soit la rigueur, le cachet de bonté du Tout-Puissant, puisé dans son Amour pour toutes les créatures, de l'atôme au pur esprit.

Interrogeons au fond de notre âme, cette fibre qui tremble lorsqu'on essaye d'évoquer la perfectibilité, l'unité et l'infinité de Dieu dans toutes ses œuvres, et nous verrons combien il serait téméraire de croire à la moindre incompatibilité dans ses lois. Dès que l'esprit, quittant la croûte terrestre, tente d'aborder les sphères supérieures, tout pour lui s'unifie, se fond et il ne voit partout que l'Amour infini, émanation de Dieu, principe unique de toutes choses.

Nous concluons donc et nous devons conclure en affirmant que Dieu est « un père bon et juste ». Il est bon parce qu'il est juste ; il est juste parce qu'il est bon. Voilà la vérité, et si nous ne pouvons toujours la deviner, nous ne devons nous en prendre qu'à nous-même.

Dans le même ordre d'idées, nous affirmons également qu'un père qui est juste sera « un bon père » et qu'un juge qui est bon sera « un bon juge ». Pour ce dernier cas, l'opinion publique est seule valable ; nous en avons d'ailleurs une preuve dans l'excellente impression qu'ont produit les jugements rendus par M. Magnaud, le digne et honorable président du Tribunal de Château-Thierry.

SALVATOR MIZZI,
Membre de la Fédération Spiritualiste
Algérienne et Tunisienne.
Tunis.

UN ÉPISODE DE LA VIE DU PRINCE LOUIS-FERDINAND DE PRUSSE

Le comte Grégoire de Nostitz, aide de camp de l'empereur Nicolas I^{er}, de Russie, a transmis à son fils des « Mémoires », dans lesquels est relatée l'histoire d'une apparition dont il a été témoin oculaire. C'était en octobre 1806, le comte de Nostitz, alors officier des hussards dans l'armée prussienne, était lié avec le prince Louis-Ferdinand de Prusse, jeune et brillant général de l'armée prussienne, commandée par Frédéric-Louis, prince de Hohenlohe-Ingelfingen, le même qui fut battu à Iéna par Napoléon I^{er}. La veille de la bataille de Saalfeld, où l'armée prussienne fut mise en déroute, le prince Louis-Ferdinand se trouvait avec son état-major dans le château du duc Schwarzbourg-Rudolfstadt. A minuit juste, on était en train de causer de la guerre, le jeune prince se réjouissait énormément de ce que le lendemain devait avoir lieu la première rencontre avec les troupes de Napoléon I^{er}, et dit au comte de Nostitz : — « Je ne sais comment vous dépeindre ma « grande joie de notre rencontre de demain !... nous voguons en pleine « mer... nous avons le vent en poupe... nous sommes tous à notre poste. » — A peine avait-il achevé cette phrase, que le comte de Nostitz remarqua avec une indicible surprise, un changement profond s'opérer sur le visage du prince. Celui-ci, les yeux hagards, se levant précipitamment, saisit un des candélabres qui éclairaient la salle et se mit à courir dans le corridor qui conduisait à la salle de la garde. Le comte de Nostitz le suivit et le vit poursuivant dans l'obscurité une forme vêtue de blanc, qui disparut dans un mur sans issue, qui fermait le corridor. En entendant les pas du comte de Nostitz qui le suivait, le prince Louis-Ferdinand se retourna et lui cria : « Avez-vous vu Nostitz ? » — « Oui, Altesse, j'ai vu. » — « Eh bien ! ce n'est « donc pas un rêve, un accès de délire, une hallucination ! » — s'écria le prince. On fit partout de minutieuses recherches, mais en vain. Le factionnaire placé à la porte, interrogé, déclara avoir vu un individu couvert d'un manteau blanc et qu'il avait pris pour un officier des dragons saxons. Cependant le corridor n'avait pas deux issues ; il y avait une seule porte, qui était gardée par le factionnaire et qui donnait accès à la salle dans laquelle se trouvaient le prince Louis-Ferdinand et son état-major. — Cet événement fit une profonde impression sur le prince et son entourage. Le prince avoua au comte de Nostitz, qu'il considérait cette apparition comme un mauvais augure, attendu que le spectre de la Dame Blanche, selon la légende de la famille de Hohenzollern, n'apparaissait aux membres de cette famille que la veille d'une mort violente. — Le lendemain eut lieu la bataille de Saalfeld. Les Prussiens furent battus. Pendant la débâcle, le prince Louis-Ferdinand

et le comte de Nostitz aperçurent, pour la seconde fois, sur une colline du lieu où ils se trouvaient, une dame vêtue de blanc, qui pleurait amèrement en se tordant les bras de désespoir. Le comte de Nostitz donna des coups d'éperons à son cheval et s'élança au galop vers la colline où se trouvait la dame en blanc, mais elle avait disparu. Beaucoup de soldats qui se trouvaient à cet endroit, l'avaient vue, mais ne pouvaient dire ce qu'elle était devenue. Quelques minutes après, le prince Louis-Ferdinand tombait mortellement blessé dans une charge de cavalerie. Le comte de Nostitz accourut à son secours et voulut l'emporter hors du combat, mais il fut lui-même frappé et, ayant perdu connaissance, il ne sut que plus tard qu'il avait été blessé par un cavalier français.

Le comte de Nostitz n'avait parlé de son aventure qu'à son fils en lui recommandant expressément le plus profond secret. Mais le prince royal de Prusse, plus tard Frédéric III, ayant appris que le comte de Nostitz avait laissé des « Mémoires » et qu'ils se trouvaient entre les mains de son fils, le pria instamment de les lui remettre pour ses archives. Le comte consentit et l'empereur Frédéric III les a conservés dans les Archives de la maison de Hohenzollern.

JOSEPH DE KRONHELM.

DESSINS MÉDIANIMIQUES DE M^{me} ALINE TEISSIER

Il y a une année déjà, l'écho du *Merveilleux* mentionnait dans ses colonnes le talent d'un médium dessinateur, dont les œuvres viennent à mon tour de m'intéresser vivement.

L'esprit guide de la dame Teissier est Indien, et il imprime à tous ses dessins le cachet original des contrées tropicales dont les mystères semblent se condenser sous ses crayons. Ce sont des reproductions extrêmement artistiques de la flore aquatique dans ces pays merveilleux où la fiction et la réalité s'enchevêtrent, se cachent pour ainsi dire l'une dans l'autre, comme pour intriguer et dérouter celui qui cherche l'idée à travers les mille caprices de la nature et les mille arabesques de l'art.

Ainsi, dans le réseau serré des plantes et des feuillages épandus dans un savant et inextricable fouillis, se dégage pourtant, plus ou moins formé, plus ou moins complet, l'être réel dont la vie s'est longtemps concentrée à l'intérieur de ce nid de verdure avant de s'essayer, de se produire au dehors.

C'est la transformation du végétal en animal à laquelle on assiste et ce prodige est sous nos yeux alors que des millions de lieues nous en séparent.

Combien intéressants et curieux sont ces mystères inconnus pris pour ainsi dire sur le vif, grâce à l'intuition particulière, qui peut en saisir et en retracer les moindres détails. On voit dans les dégagements progressifs des

profondeurs du dessin, la tête d'un animal apparaît craintivement et sortir comme à regret des palmiers, des roseaux qui l'ont couvé et abrité dans l'invisible. Puis le corps se montre, comme poussé par une force impulsive, parfois à l'état d'ébauche, d'autres fois plus ou moins orné et perfectionné suivant les caprices de la nature ou les lois de l'espèce.

Quelques-uns naissent coiffés tout comme certains d'entre nous ; la tête et le cou empanachés de plumes et d'oripeaux bizarres, relevant haut l'aigrette aristocratique et constituant un type de beauté sauvage toujours indien ou chinois.

D'autres échantillons de ces animaux étranges portent au contraire dans le dénûment de leur être les stigmates d'une évidente infériorité. Tous forment dans l'ensemble un effet saisissant : chacun d'eux porte en soi toute une révélation surnaturelle, une vision presque palpable de la fusion permanente des êtres et des choses, de la matière et de l'esprit.

A travers les variétés, les contrastes, les oppositions de couleur, d'ombre et de lumière de ces dessins magiques aux énigmatiques contours, plane le charme troublant de l'inconnu, de l'invisible à demi dévoilé ; le problème des sources de la vie est là tout prêt à se livrer, sous les voiles transparents de ces feuillages mystérieux et de leurs fleurs, emblèmes de la fécondité.

Plusieurs artistes de talent ont admiré ces œuvres uniques et en ont proclamé la haute valeur au point de vue du dessin ; mais comme toutes les choses idéales, la belle collection de Mme Teissier ne s'est pas vulgarisée ; elle est restée jusqu'à présent dans un certain noyau d'élite très flatteur certainement, mais peu propice au maintien et à l'extension de sa médiumnité.

C'est vraiment grand dommage et il serait à souhaiter qu'un grand courant de sympathie vienne la soutenir dans son œuvre et la sauver du découragement qui menace de l'envahir. Le grand apanage du surnaturel, en épuisant vite les forces du sujet qui le possède, crée à tous ceux qui en ont connaissance le devoir fraternel du soutien et de l'appui physique et moral. Souvent, à côté d'une belle œuvre, il y a place pour une bonne œuvre ; en la signalant, ne rend-on pas service à ceux qui pourraient peut-être passer à côté sans la voir.

Puissè-je inspirer ces sentiments à tous les lecteurs de la *Revue*, en même temps que le désir de contempler par eux-mêmes les dessins médiumniques dont je viens de les entretenir (1).

L'esprit dessine aussi parfois des croix byzantines d'une grande beauté ; à côté de l'emblème de la vie, celui de la souffrance n'est-il pas tout indiqué ?

Aussi, combien heureux sont ceux qui ont le pouvoir, rien qu'en ouvrant leur cœur ou leur bourse, de supprimer la souffrance et de refaire la vie.

SPERO.

(1) Mme Aline Teissier, demeure 44, rue des Bernardins (Paris).

UN NOUVEAU MÉDIUM REMARQUABLE

On fonde de grandes espérances en Allemagne sur un nouveau médium, une jeune fille, connue sous le pseudonyme de « Emmeline Stillfried », et qui s'annonce comme devant être un remarquable médium physique. Elle a été découverte par M. Rosali, de Berlin, à ce que rapporte la « Spiritische Rundschau », et dès les premières séances avec elle on a obtenu des apports de petits objets. Désireux de bien faire vérifier ses pouvoirs, M. Rosali s'adressa au président de la Société « Psyché zur Wahrheit », M. Schönherr, qui fit procéder à deux expériences sous des garanties de contrôle qui paraissent irréprochables.

Il fit fabriquer deux boîtes en bois par un des membres de la société. Ces boîtes furent livrées vides, en présence de neuf personnes, dont plusieurs journalistes. Devant eux elles furent clouées, et les têtes des clous recouvertes de cachets appartenant aux assistants. Dans le premier cas il y avait 18 cachets portant 4 empreintes différentes. Dans le deuxième cas, il y avait 36 cachets, et également 4 chiffres divers. Des experts affirmèrent l'impossibilité d'introduire quoi que ce soit dans ces boîtes sans laisser de traces d'ouverture, et on livra les boîtes aux médium, qui les emporta chez elle et les rendit peu de jours après. Les commissaires ayant constaté que les boîtes étaient parfaitement intactes, elles furent ouvertes en leur présence, et l'on trouva dans la première une peinture représentant une tête du Christ, et dans la seconde diverses pièces de monnaie françaises et suisses.

Des procès-verbaux de ces expériences ont été rédigés immédiatement, et sont publiés sous la signature de garantie de M. Kuhaupt, secrétaire de la société.

G. BÉRA

UNE QUESTION AU « LIGHT »

C'est toujours avec le plus grand intérêt que nous lisons les articles si substantiels de notre confrère de Londres. Ceux qui portent la signature de « Chronos », et qui sont intitulés « Expériences d'autrefois » (old-Time Experiences), sont à signaler tout spécialement, à cause, non seulement de la variété des phénomènes présentés, mais aussi de l'esprit judicieux avec lequel ils sont offerts au public. Aussi est-ce pour nous un sujet de grand étonnement de remarquer dans le numéro du 13 juillet les séances de matérialisation données par Mme Williams, et signalées comme particulièrement convaincantes. N'est-ce pas cette même Mme Williams qui fut si complètement démasquée, il y a peu d'années, au cours de séances de matérialisation qu'elle donna à Paris dans nos propres bureaux, et pour lesquelles elle avait eu soin de se munir de tout un attirail de fausses robes, de masques,

et de perruques, *que nous avons saisis sur elle*, et qui sont encore en notre possession. Notre aimable confrère « Light » doit s'en souvenir, car à cette époque il publia tout au long le récit de « l'Exposure », avec portrait du faux médium et dessins de ses artifices de déguisement. Mme Williams s'en fut en Amérique cacher sa honte, sans demander son reste, et depuis cette époque, l'audace étant revenue, elle fait paraître fréquemment dans le *Light of Truth* tantôt des annonces, tantôt de longs articles, où elle se montre impitoyable pour les faux médiums, qui ont l'indignité de profaner la plus sainte des missions. « Chronos » serait bien aimable de fixer nos idées au sujet de cet imposteur en jupons.

LA RÉDACTION.

LES ENNEMIS DU SPIRITISME

Le parti pris — ce fils funeste de l'orgueil humain, qui cherche à recouvrir d'un brouillard sombre les quelques rares lueurs que nos faibles yeux voient quelquefois surgir de l'infini — semble assaillir les savants avec une ténacité particulière.

Pourtant, ne devraient-ils pas, plus qu'aucuns, se défier de cette influence néfaste... repousser ce mauvais conseiller ? et la torche en main, conscien-
cieux, explorer les sentiers de l'au-delà, lorsque, à certaines heures, ils s'entr'ouvrent devant les mortels ?

Si l'homme de science — hardi pionnier dont la mission consiste à ne rien négliger, à tout approfondir dans la recherche de la vérité, afin de l'enseigner aux foules anxieuses qui en sont avides — ne s'y engage qu'en faveur de telle ou telle école dont il est l'irréductible champion, comment pourrat-il dégager le mystère de son épaisse gangue, s'il l'enveloppe encore de vaines subtilités, de mots barbares ; s'il amoncelle sur lui des théories subversives ; s'il abrite l'éternelle vérité, si insaisissable et si lumineuse pourtant, dans ce temple dangereux de l'orgueil humain, toujours ouvert devant celui qui se croit *l'unique* Messie ?

Le spiritisme, tel que nous l'a révélé Allan Kardec, avec une si simple, si claire compréhension, a déjà fait plus pour l'humanité que toutes les philosophies au cours des âges. Il a forcé les portes du tombeau... en a illuminé l'ombre terrifiante dont l'horreur tenait l'homme pantelant d'effroi... Il a fait, de nouveau, entendre à nos oreilles, rendues sourdes par le choc des sophismes contradictoires, les divines paroles du Christ. Peu nombreux, trop peu nombreux, hélas, sont ceux qui les ont perçues... et non seulement le Spiritisme nous en a rappelé la douceur, mais il a encore — et quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise — ouvert le champ aux expériences futures dont le progrès, aujourd'hui, force l'attention des plus rebelles, et

oblige la *Science officielle*, qui se déclara solennellement orthodoxe, à sortir, malgré qu'elle en ait, hargneuse, de ses vieilles bandelettes, à renouveler ses formules, à secouer la poussière de ses rances bouquins !

Mais elle ne le fait pas sans se débattre... et comme cette amie de la lumière n'aime qu'à doctriner en termes diffus, elle nous dit ses nouvelles conquêtes en mots choisis dont le sens arbitraire nous échappe, et torture douloureusement le cerveau de ceux qui ne sont point des initiés.

C'est ainsi que les manifestations spirites ne sont plus que la conséquence d'une foule de causes *étrangères* au spiritisme. *La subconscience* ; le *pastiche subliminal* ; *l'imagination hypnoïde* ; *l'objectivation des types* ; *les apparences supra-normales*, etc.

Toutes ces pompeuses étiquettes nous les avons trouvées dans le livre de M. Flournoy : *Des Indes à la planète Mars*. Livre fort intéressant, certes, nous l'avouons sans peine, mais où il est vraiment curieux de voir quelles scientifiques sueurs l'auteur se donne pour faire la nique à ce spiritisme dont il a une si profonde horreur.

Dans ces conditions, il est certain, comme nous le dit l'auteur (page 389) « qu'il se sent gêné dans les entournures ». Toutefois, cela ne l'empêche pas de *batifoler*. Le mot est de lui. Et M. Flournoy que les manifestations des désincarnés mettent en gaieté, devient grave, attentif, dogmatique, dès qu'un phénomène, produit par la *subconscience* ou le *subliminal*, se manifeste chez Mlle Hélène Smith.

Et tout en se reprochant avec amertume « cette humeur fâcheuse, lorsqu'il songe qu'elle s'exerce aux dépens de conceptions, de croyances qui ont soutenu les premiers pas de notre race en sa douloureuse ascension, et dont la survivance ou la réapparition atavique est aujourd'hui encore une source morale de bienheureuses certitudes, de consolation suprême pour une foule de ses contemporains », M. le professeur Flournoy, repris par son batifolage irrésistible, enfourche le *pastiche subliminal* ou *l'imagination hypnoïde*, pour faire rire la science, bonne vieille que semblent rajeunir tous ces mots sonores, et qui voudrait recommencer avec eux, ses radotages anciens.

L'auteur *des Indes à la planète Mars*, nous dit aussi « qu'il a souvent fait la décevante expérience que, lorsqu'on en vient à la discussion, le spiritisme a le grand avantage pour ses défenseurs, mais le grand inconvénient pour ceux qui voudraient le serrer de près, d'être fuyant, insaisissable, par le fait de sa double nature, science et religion tout à la fois ».

Oui ; et c'est là la double force du spiritisme ; c'est pour cela que rien ne le détruira !

Que l'on déplore et réprouve la facilité avec laquelle certains de ses adeptes acceptent, comme venant des désincarnés, toutes sortes de phénomènes ; que l'on ne partage pas l'aveuglement qui les porte à considérer

comme paroles d'évangile tout ce que leur débitent d'éhontés charlatans ; qu'on les mette en garde contre ces odieuses pratiques, est absolument nécessaire. Le spiritisme ne craint pas la lumière ; il ne cesse de la réclamer.

Pourquoi a-t-il tant d'ennemis ?

Pourquoi la plus consolante, la plus rationnelle des croyances, rencontre-t-elle tant de haines, tant d'incompréhensible opposition ?

On conçoit que les théologiens qui le regardent comme l'hydre dévoratrice des dogmes et des superstitions, lui aient déclaré une guerre sourde... mais que des hommes de progrès, de science, en nient la beauté, la grandeur, son action morale sur l'âme, est une de ces aberrations dont l'humanité aime à se repaître pour son malheur, et qui retardent son avancement.

Ne reste-t-on pas confondu, lorsqu'on lit dans le livre si beau de Louis Figuier : *Le lendemain de la mort*, les lignes si dures qu'il consacre au spiritisme ? Et pourtant, les sentiments qu'il y professe ne sont-ils pas ceux d'un vrai spirite ? Lui qui croit si fermement à l'immortalité de notre âme, aux rapports constants qu'elle garde avec l'esprit de ceux qui l'ont aimée ici bas, à la réincarnation expiatoire, qu'est-il ? sinon un apôtre de ce spiritisme qu'il ne mentionne dans son ouvrage que « comme étant une expression plate et bourgeoise du préjugé populaire des revenants. » Il a sans doute, dit-il, « de plus hautes prétentions, mais nous ne saurions lui accorder autre chose pour la science et la raison. » Qu'ajouter ? Rien. On ne peut qu'exprimer tout l'étonnement que cause un tel raisonnement où le parti pris se fait jour, et s'arme d'une fronde pour frapper au cœur la sœur jumelle de cette *foi nouvelle* que l'illustre écrivain, au cours de son livre, a prônée avec tant de chaleureuse conviction.

Mais n'importe !

Les sarcasmes des savants, les hostilités sourdes de ceux qui ont intérêt à voir sombrer le spiritisme, resteront sans effet. Son heure est marquée dans les destinées de notre planète. Que tous ceux qui aiment à s'abreuver à sa source pure, se rallient aux hommes de bonne volonté, aux ministres de cette religion si douce, qui nous apporte la suprême espérance de notre *devenir* immortel !

Et c'est dans cet ordre d'idées que j'ai pieusement lu l'admirable réfutation qu'a faite de l'ouvrage de M. Flournoy, un membre de la société d'*Etudes psychiques* de Genève dans son livre : *Autour des Indes à la planète Mars*.

En un style clair, tout fait de raison saine, de rigoureuse logique, l'auteur, *sans parti pris*, oppose à la science vaine, les beautés d'une doctrine qui a, au moins, le mérite de consoler les âmes, de leur montrer le chemin de la vertu ; de leur en faire aimer les épines ; de les conduire, pas à pas, d'épreuve en épreuve, dans ce dur chemin de la vie, jusqu'à Dieu, source de l'indicible et divin amour !

BLANCHE SARI-FLÉGIER.

LA FAMILLE HERNADEC (*Suite*)

Je me plais à croire que les considérations qui précèdent n'auront été trouvées ni déplacées, ni superflues.

Au début de ce siècle que caractérise un impérieux besoin de rénovation sociale, la famille occupait dans cette indispensable évolution une place de telle importance que je n'ai pas cru pouvoir me dispenser d'en indiquer la véritable nature, les obligations et les privilèges.

Est-il besoin d'ajouter que c'est dans tout l'épanouissement de ses qualités et de ses vertus essentielles, que nous allons retrouver cette institution fondamentale dans la famille type que nous avons laissée au château de Plogoff.

Tous les personnages que nous connaissons sont réunis dans cette demeure bénie, pour la collaboration à laquelle ils ont consacré leur vie entière.

Allan, le vieil athlète, le vieux chêne armoricain sur la puissante ramure duquel ont vainement éclaté toutes les tempêtes de la vie ; la douce Berthe toujours tendre, tolérante, bienveillante, s'oubliant sans cesse elle-même et ne demandant aux autres que de se laisser aimer, soigner et consoler par elle ; l'ami Robert et sa femme Velléda, notre noble héroïne, tendrement associés pour le bon combat et dépensant, sans compter, leur fortune et leur jeunesse vaillante ; Hervé, l'apôtre passionné de toutes les grandes causes ; Jacques et Yvonne, enfin, natures généreuses s'il en fût jamais — tous étaient là groupés en une petite phalange héroïque, prête à combattre contre l'ignorance, les préjugés, la haine implacable des hommes de ténèbres, comme aussi contre l'égoïste insouciance des indifférents et des satisfaits... Et tous ces amis de la lumière n'avaient d'autre souci que de s'aimer entre eux, d'autre but que de travailler ensemble, dans l'harmonie de leurs cœurs et de leurs bonnes volontés convergeant vers le même idéal... Ah ! le noble et glorieux faisceau d'énergies bienfaisantes et d'infatigables dévouements !

C'est alors que furent commencées, avec ordre et mesure, toutes les constructions projetées par Robert et Velléda et dès longtemps préparées par leur habile architecte. Dans chacun des ports de pêche de quelque importance, dans chacune des baies ou anses d'Audierne, de Douarnenez, de Dinan et de Brest, Jacques, à la tête d'une armée d'entrepreneurs et d'ouvriers venus de tous les coins de la Bretagne, jeta les fondations de maisons de refuge, d'hôpitaux, d'asiles, d'écoles et de patronages, où furent recueillis, nourris, soignés et éduqués tout une population de vieillards, de malades, de veuves d'orphelins et d'enfants de tout sexe et de tout âge.

C'est ainsi qu'avec une générosité large et prévoyante, mais sans prodigalités maladroites, furent consacrés aux misères de cette côte redoutable,

les millions providentiellement amassés par le brave oncle d'Amérique. D'importants fonds de réserve furent créés ; des capitaux furent placés avec prudence et les prévisions furent établies de telle sorte que les revenus de ces capitaux pussent suffire à toute éventualité, après le prélèvement des fonds nécessaires aux dépenses de premier établissement.

A côté de Jacques qui, dans son activité prodigieuse, semblait se trouver sur tous les chantiers à la fois, Robert, Hervé, Velléda et Yvonne se multipliaient de leur mieux, faisant des comptes, recopiant des mémoires, allant et venant pour surveiller les détails, tandis que Berthe dirigeait les affaires du château et s'occupait des enfants.

Aussi, après ces belles et bonnes journées de travail, alors que tous les membres de la famille se retrouvaient le soir autour de la grande table de famille, que de causeries, que de récits, que de discussions amicales et plaisantes entre « Monsieur l'Ingénieur en chef », ou « Monsieur l'Architecte général » et ses commanditaires taquins, facétieux et gouailleurs.

Cette œuvre gigantesque ne fut ni entreprise, ni conduite, avec un « emballement » inconsidéré. Ce fut graduellement que s'élargit le champ de travail, que s'allongea, le long de la côte, la série des fondations projetées et dont le vieil Allan, riche de sa longue expérience, se fit le « régulateur » officiel.

Après les constructions vinrent les installations, puis la quotité des dotations à assurer, des fonds de réserves à répartir. Il est si difficile et si compliqué, même quand les millions abondent, de les utiliser dans les meilleures conditions possibles.

Robert, dans son impatience généreuse, aurait parfois été débordé par le désir qu'il avait de répondre immédiatement à la multiplicité des misères ; mais Velléda, toujours judicieuse et pondérée, était là pour endiguer les ardeurs inconsidérées, atténuer les craintes et relever les courages en applanissant les difficultés.

Cette œuvre si belle et si excellente en elle-même, amena par surcroît d'autres résultats heureux. Elle réveilla bien des cœurs, provoqua bien des pitiés, fit surgir des générosités qui s'ignoraient, par suite de la faculté bénie que possède l'amour de devenir contagieux à sa manière et de créer d'autres foyers d'amour où s'éveille le désir de s'oublier un peu soi-même, pour s'occuper des misères d'autrui... Sans compter que, d'autre part, se haussaient les âmes de ceux qui avaient été secourus, soudainement ennoblis par un sentiment de reconnaissance attendrie, en présence de tant de bienfaits si ingénieusement répandus.

Aussi, quel concert universel de louanges et de bénédictions s'éleva vers les opulents châtelains de Plogoff. L'on pourrait affirmer, sans trop s'aventurer, je crois, que Velléda, bien que son nom ne figurât pas officiellement

dans les litanies rituelles de l'Eglise, ne tarda pas à être classée parmi les divinités protectrices les plus cotées par ses ferventes adoratrices.

Ah ! pourquoi ne vient-il donc pas à l'idée des milliardaires d'utiliser de la sorte une partie de ces trésors dont la surabondance les écrase ! De quelle joie intense ils inonderaient tous les cœurs qui souffrent autour d'eux : quelle impulsion féconde ils donneraient à l'évolution des plus nobles sentiments que puisse contenir une poitrine humaine et combien ils bénéficieraient eux-mêmes du rayonnement de toutes ces âmes émues qui créeraient autour d'eux comme une sorte d'atmosphère toute vibrante d'effluves d'amour et de reconnaissance.

Dans les conditions que nous venons d'indiquer, le temps s'écoula rapidement. Les mois, les saisons se succèdent si vite, pour ceux qui savent organiser leur vie et l'utiliser aussi bien qu'avaient su le faire nos amis de Plogoff.

Et c'est ainsi que se passèrent près de trois ans, dans l'harmonie, la paix, l'intime satisfaction que donne le sentiment d'une bonne œuvre accomplie. Au bout de la première année, le nouveau ménage des Valdrome s'augmenta d'un nouvel hôte, d'un superbe petit garçon beau comme sa mère. A la fin de la seconde année survint la petite sœur désirée et vaguement attendue. L'on peut juger de la joie qu'en éprouva toute la famille si heureusement complétée... et c'est Mlle Laura, grande fille désormais, qui, à la naissance de la dernière venue, résuma le sentiment général, par les réflexions judicieuses qu'elle émit sur l'opportunité de l'arrivée de ce petit frère et de cette petite sœur dont l'absence lui eût paru de tous points inadmissible.

Hervé, toujours infatigable dans l'œuvre de son apostolat spiritualiste, causait avec les marins, réunissait de temps à autre quelques petits cercles d'auditeurs auxquels, en un langage d'une grande simplicité, mais d'une éloquence singulièrement pénétrante, il annonçait le nouvel évangile.

Ces petits groupes d'auditeurs s'élargirent graduellement. Hervé possédait une telle puissance de persuasion et savait si bien trouver le chemin des cœurs, qu'il eût entraîné les foules s'il lui avait pris fantaisie de s'adresser à des auditoires d'une certaine importance. Il s'était tout d'abord contenté de ne donner à son œuvre de propagande que les proportions les plus modestes.

Il allait dans les écoles, dans les hôpitaux nouvellement fondés et là, dans des causeries d'une charmante familiarité, il consolait les malades, reconfortait les vieillards qui sentaient s'approcher la mort, en même temps que dans les écoles, il ouvrait des horizons inattendus devant les élèves qui, jusqu'alors, n'avaient eu connaissance que des doctrines stériles, incompréhensibles ou absurdes d'un catéchisme qu'aucun prêtre n'avait jamais essayé de leur expliquer... et pour cause.

C'est surtout aux nombreux instituteurs des écoles qu'Hervé s'adressait le plus souvent. Dans de petites conférences intimes qu'il leur faisait au château, après les dîners qu'on leur y offrait deux fois par mois, il leur indiquait sur quels principes nouveaux ils devaient baser leur enseignement, dans les leçons de morale familière qu'ils étaient tenus de faire à leurs élèves. Il leur faisait comprendre quels encouragements pourraient retirer de ces enseignements élevés tous ces futurs marins, pour qui la vie tenait en réserve de si terribles épreuves, mais à qui seraient données en revanche d'ultérieures compensations.

Velléda faisait œuvre pareille de propagande parmi les institutrices qu'elle aimait à réunir, aussi, par groupes successifs, à la table hospitalière de Plogoff et à qui elle enseignait quelle éducation pratique devait être donnée aux jeunes filles qui leur étaient confiées.

Toutes ces causeries, toutes ces conférences en petits comités ne tardèrent pas à porter leurs fruits au delà même de toute prévision. Indépendamment des instituteurs et des institutrices qui bénéficièrent bien vite de ces instructions spéciales, il se forma des groupes d'amis et d'auditeurs bénévoles qui tous, plus ou moins, s'enthousiasmèrent à l'ouïe des vérités nouvelles.

Un jour, une députation de ces nouveaux convertis ou adeptes se rendit auprès d'Hervé, pour le prier d'élargir le cercle de ces communications privées et de s'adresser à de plus nombreux auditeurs, dans quelques-unes des villes des environs. Hervé y consentit très volontiers et commença une tournée de réunions publiques dont les premières furent faites à Quimper, Quimperlé, Châteaulin et autres localités plus ou moins populeuses. L'impression faite sur les foules par la personnalité de cet orateur extraordinaire dont l'éloquence pour ainsi dire magnétique ne ressemblait à aucune autre, se manifesta de telle sorte, qu'il fut décidé par les amis d'Hervé, au sortir de la dernière de ces réunions, qu'une conférence plus importante et pour ainsi dire de plus large envergure serait faite au centre même de la grande ville de Brest.

Cette conférence, annoncée deux ou trois semaines à l'avance, surexcita tous les genres de curiosités. De divers côtés, l'on vit arriver une foule de toutes sortes de gens, les uns sceptiques et gouailleurs, les autres indifférents ou neutres, d'autres à demi convaincus, d'autres encore, croyants et adeptes plus ou moins conquis déjà par ce qu'ils avaient entendu répéter ou appris par eux-mêmes, mais tous prodigieusement intrigués par la prévision joyeuse, anxieuse ou ironique de ce qu'ils attendaient, les uns espérant une confirmation, les autres redoutant une déception, beaucoup d'autres critiquant à l'avance, avec une impertinence prématurée.

Plus de quinze cents personnes s'entassèrent tumultueusement dans la

grande salle que la municipalité avait gracieusement mise à la disposition du conférencier.

A l'heure dite, Hervé monta lentement à la tribune où il se dressa devant l'auditoire, dans toute la majesté de sa haute stature et de ses élégantes formes viriles. Il était un peu pâle sous son opulente chevelure blonde qui, rejetée en arrière, rappelait le noble port de tête qui caractérise les Her-nadec.

Il mit en ordre quelques papiers puis commença, sur le ton d'une autorité tranquille et modeste.

Frères et amis,

« Si quelques-uns d'entre vous, et peut-être en assez grand nombre ne possédaient pas déjà quelques notions plus ou moins vagues des questions dont nous allons nous entretenir, je me croirais obligé de m'excuser, en quelque sorte, étant donnée la nature des choses extraordinaires que vous allez entendre. Mais il en est plusieurs, dans cet auditoire, qui vraisemblablement ont lu des ouvrages traitant de ces matières et j'aime à croire que l'étrangeté de ces questions a déjà eu pour contre-poids, dans leur esprit, chez les uns, le vif désir d'en savoir davantage, chez les autres la curiosité, cette curiosité féconde qui nous pousse à scruter les mystères, pour y chercher, pour y trouver la vérité. »

A peine l'orateur avait-il prononcé ces quelques paroles, qu'une légère stupeur d'admiration se manifesta discrètement dans l'auditoire. Jamais organe plus étrangement pénétrant n'avait été mis au service de ce verbe souverain dont certains hommes privilégiés disposent avec une puissance exceptionnelle. Rien ne saurait rendre le charme de cette voix, dont les sonorités modulées avec art mettaient en vibration toutes les cordes de l'organisme humain.

« La vérité ! répéta-t-il, après un silence de quelques secondes, mot étrange et presque redoutable, problème mystérieux pour l'homme qui n'emploie que son cerveau, tout seul, pour en poursuivre l'inconnue : — mais problème résolu pour celui qui, aux lumières froides de ce cerveau, sait associer les chaudes et presque intuitives divinations de son cœur.

Qu'est-ce donc que la vérité ?... demandait ironiquement Ponce Pilate à cette pure et glorieuse victime qu'il allait abandonner à ses féroces accusateurs.

Le Christ qui, à cette heure tragique, n'avait pas à discuter avec ce questionneur sceptique et mal intentionné, aurait pu lui répondre : « La vérité, c'est ce que j'ai enseigné. »

Or, qu'avait-il enseigné, ce précurseur méconnu, ce visionnaire incompris ; qu'était-il venu révéler aux hommes ? Oh, rien qu'une seule et unique chose, rien qu'un mot qui résumait ce qu'il avait dit, tantôt sur la monta-

gne, tantôt sur les rives du lac de Génésareth — c'est que nous sommes de *race divine* !

Déclaration inattendue et véritablement stupéfiante qui aurait dû, en ses fibres les plus profondes, faire tressaillir l'humanité, d'un bout du monde à l'autre.

Où, nous sommes les fils de Dieu, c'est-à-dire des créatures qui, en dépit de leurs défaillances, de leurs infirmités morales, de leur basse et bestiale matérialité, ont le droit de lever leur tête vers le ciel et de dire au maître de l'Univers : « Tu es le Foyer de toute vie, le Père des esprits et nous sommes tes enfants ! »

Eh bien l'humanité n'a pas compris. Dans l'abjection de son incurable folie, elle n'a su ni apprécier les glorieuses espérances qui lui étaient offertes, ni écouter ces voix attendries qui d'en haut, l'appelaient, la conviaient à de si prodigieuses destinées.

Non, elle n'a pas su ou pas voulu comprendre. Eperdument, elle s'est livrée à l'impérieuse tyrannie de la matière. Puis la peur est venue, redoutable conseillère des ignorants et des lâches. Hypnotisé par les terreurs du « noir sépulcre » affolé par les inéluctables tortures de la vie, l'homme s'est agenouillé dans la poussière, appelant à son secours des dieux grotesques ou terribles dont les prêtres, non moins féroces que ces dieux, ont inondé de sang, pendant une longue série de siècles, des autels immondes d'où montaient, mêlés à l'âcre fumée des holocaustes, les cris désespérés des victimes expiatoires. »

Et l'orateur, alors, dans le silence de la foule attendrie, évoqua le lugubre tableau de toutes les souffrances humaines. L'on aurait cru entendre, dans les accents de sa voix frémissante, comme l'écho des sanglots et des soupirs qui, depuis que l'homme habite notre triste monde si justement appelé la « vallée des larmes » montent comme un concert de malédictions vers les voûtes de l'Empyrée aveugle, impitoyable et sourd.

« Et cependant, continua-t-il, avant la doctrine spiritualiste du Christ, il y avait eu d'autres religions sur la terre. Les hommes qui, depuis l'aube des civilisations, sont hantés par l'obscur problème de leur destinée, avaient reçu des révélations diverses. Il y avait eu des philosophes, des moralistes, des sages, des prophètes, des illuminés, des précurseurs qui, chacun, selon le degré de ses connaissances et la nature des hommes auxquels il s'adressait, était venu prêcher, discuter, expliquer, supposer ce que pouvait être cette vérité inconnue, ce pain de vie spirituelle, en l'absence duquel les hommes s'égarent dans les hypothèses, se nourrissent d'illusions ou se livrent à des superstitions ineptes quand ils ne se réfugient pas dans un matérialisme systématique d'où s'est envolée toute espérance.

Combien touchantes, cependant, furent ces révélations primitives dont

les lueurs d'aurore disparurent bien vite au milieu des ténèbres environnantes. Que disaient-elles, ces voix du ciel?

S'il est une tradition de noble et antique origine pouvant s'autoriser des témoignages les plus authentiques que puissent fournir les annales les plus lointaines de l'histoire, c'est bien à coup sûr cette doctrine dite *ésotérique*, c'est-à-dire secrète ou cachée qui, sous les noms très divers de magie, de théurgie, de Kabbale, d'hermétisme, d'occultisme, de spiritisme et enfin surtout de Théosophie ou « sagesse divine » qui est son nom primitif, s'est perpétuée en se modifiant au cours des siècles, suivant le caractère des peuples au milieu desquels s'est effectuée son évolution. Elle a pu s'obscurcir, s'altérer, se défigurer parfois ; mais elle n'a jamais disparu complètement et nous la voyons reparaître, aujourd'hui, vivifiée, simplifiée et comme vulgarisée, grâce à ceux qui, par héritage, en ont reçu le dépôt séculaire.

Quoi qu'il en soit de ses métamorphoses et de ses aberrations parfois odieuses que provoquèrent les curiosités malsaines et les divagations de l'esprit humain plus ou moins névrosé, nous connaissons le lieu d'où jaillit, autrefois, la source pure, bien innocente, à coup sûr, des souillures qui la contaminèrent plus tard.

C'est du versant méridional de l'Himalaya, si longtemps appelé le « centre du monde » et habité par nos ancêtres les Aryas, qu'est descendu le flot de lumière qui, descendant de la Haute-Asie vers la Perse, l'Égypte, la Grèce et Rome, a partout laissé derrière lui son éclatant sillage.

C'est sur cette terre prédestinée, que parurent les livres où furent formulées les premières doctrines religieuses. « C'est l'Inde, disent les Mages modernes, qui vient aujourd'hui vous révéler la science antique et divine dont elle a la garde et établir entre l'Asie des temps védiques et les animistes du ^{xx}^e siècle, la fraternité spirituelle, but nécessaire, inéluctable de l'évolution humaine.

C'est de cette Asie qu'est sortie la loi morale qui civilisa la Chaldée, l'Égypte, la Grèce, Rome et l'Occident tout entier, car nos Codes sont remplis du souvenir des *Lois de Manou*, tandis que l'ancien et le nouveau Testament ne sont, sur bien des points, qu'une copie abrégée et souvent presque littérale d'autres livres orientaux de moralité bien moins élevée. C'est là, enfin, dans cette Inde qui a été l'Eden de notre race, notre mère physique, morale, mentale et spirituelle que furent chantés des poèmes étranges — naïfs et sublimes vagissements de l'humanité à son berceau.

Qu'enseignaient-ils, ces vieux hymnes védiques ? Ils enseignaient les deux principes fondamentaux de toute philosophie spiritualiste : la survivance de l'âme et le dogme des réincarnations. « Le corps disait Krishna, prototype de Jésus-Christ, le corps enveloppe de l'âme dont il est la demeure temporaire, est chose périssable ; mais l'âme qui l'habite est invisible et éternelle.

La destinée de l'âme après la mort constitue le mystère des renaissances qui toutes, quelles qu'elles soient, heureuses ou malheureuses, sont la conséquence inéluctable des actions autrefois accomplies dans les vies antérieures et la situation que nous crée cette Loi de justes rétributions — cette *Loi de Karma*, comme l'appellent les Indous — ne peut et ne doit être une situation d'inertie et de passivité ». Sur cette échelle qui de la terre monte au ciel, la progression est la loi suprême.

A travers tout obstacle, toute épreuve, toute souffrance, il faut monter, monter sans cesse, pour réaliser le divin qui sommeille en chacun de nous et s'approprier de haute lutte ce titre glorieux de « Fils de Dieu », qui sera nôtre, à tout jamais, quand nous l'aurons conquis, car si nous sommes liés au passé, nous sommes maîtres de l'avenir.

Oui, réaliser le divin qui est en nous ! Voilà l'œuvre suprême assignée à chacune des créatures humaines. Or nous savons par quels moyens nous pouvons y parvenir. Nous savons que pour remonter vers le Père et bénéficier de notre héritage, héritage de vie, de science, de puissance, de lumière intellectuelle, il nous faut mettre en œuvre cette inaliénable liberté qui dès l'origine, nous fut octroyée. Nous savons que nous n'avons à compter qu'avec notre conscience, qu'à écouter les inspirations de notre cœur, qu'à être bons pour être justes, qu'à aimer pour nous *déifier*, c'est-à-dire arriver à ce foyer de l'univers d'où les palpitations de l'Esprit vibrent jusque dans les plus lointains tourbillons de l'espace.

Il nous faudrait, poursuit l'orateur, il nous faudrait, à cette heure, l'une de ces langues divines que doivent parler dans les sphères supérieures les êtres glorifiés qui les habitent, pour exprimer la grandeur et la beauté des vérités que nous ont révélées les grands Initiés, dès l'origine des sociétés humaines.

S'il m'était possible de décrire l'indescriptible, au moyen de comparaisons même lointaines, dans quelle stupéfaction je vous plongerais. Mais que pouvons-nous, hélas ! devant ces horizons dont les prestigieuses perspectives nous déconcertent, nous éblouissent ?

Je veux l'essayer toutefois. Aidez-moi par les efforts de votre imagination et suppléez à mon insuffisance.

(*A suivre*)

ED. GRIMARD.

CORRESPONDANCE

Alexandrie (Italie), 31 juillet 1901.

Madame,

Me souvenant encore une fois du douloureux départ de M. P. G. Leymarie, j'éprouve le besoin de vous écrire la présente pour vous assurer de mon mieux de la sympathie et de l'estime que j'avais pour lui.

J'ai pendant de nombreuses années entretenu avec lui une correspondance féconde; et je n'ai cessé de remarquer ce qui formait la note dominante de ses lettres: la courtoisie, la bienveillance, les élans généreux.

Il a tenu très haut le drapeau du spiritisme humanitaire, grâce à la *Revue Spirite* que le Maître génial lui avait confiée.

C'est avec une grande largeur de vues, un amour inaltérable des hommes et une énergie indomptable qu'il a propagé notre doctrine, dont le fondement, loin d'avoir été sapé par les attaques diverses, s'est consolidé chaque jour par de nouveaux faits étudiés par des hommes pleins de scepticisme et de science.

J'avais pour lui une grande admiration, moi autant que les amis qui, avec moi, fondèrent, à Téraime et à Alexandrie, deux cercles dont il fut, lui aussi, membre honoraire. Aujourd'hui, ma chère sœur en croyance, non seulement je vous renouvelle mes propres condoléances à propos de son départ, mais encore je vous présente les condoléances de ces amis, dont je me fais l'interprète. — Excusez-moi.

Au vieil ami, bien connu même en Italie, au vaillant champion du Kardécisme cosmopolite, j'envoie un affectueux salut; j'espère qu'en s'en allant d'ici il est arrivé dans la grande lumière et qu'il continuera à lutter pour la vérité qui nous avait réunis.

A vous-même c'est du courage et de la patience que vous souhaitez, votre sincère et dévoué.

Professeur M. T. FALCOMER

Walla Walla, Etat de Washington, Etats-Unis d'Amérique, le 30 juin 1901.

Mme P. G. Leymarie

Madame et sœur en spiritisme,

Nous venons d'apprendre avec une très profonde douleur, par le « *Banner of Light* », le départ de ce monde de notre cher et estimé ami M. P. G. Leymarie, votre bien-aimé époux.

A ne regarder, Madame, que le côté matériel de la vie, il n'y a pas pour ces épreuves extrêmes de consolation à donner ni à recevoir. Mais nous savons aussi, comme en était convaincu votre cher disparu, que cette courte vie n'est qu'un point dans notre éternelle existence, le « milieu », comme disait un ancien.

Notre cher ami nous a donc devancés dans l'au delà du voile, qui est bien mince, au travers duquel nous pouvons passer et repasser, communiquer, nous entendre et même nous voir. « Qu'elle est belle, en effet, notre chère doctrine », comme me l'écrivait un jour notre bon ami, dans une de ses

excellentes lettres que j'ai toujours conservées et dans lesquelles il m'arrive encore de puiser.

Comme le dit si judicieusement le *Banner of Light* : « Il est tombé au poste du devoir après une longue carrière, bien remplie des plus rudes combats et de victoires... son œuvre vit toujours et il sera ressouvenu pour le bien qu'il a fait. Son absence se fera sentir dans le monde entier, mais l'histoire de sa vie sera toujours un encouragement pour ceux qui, sur la terre, luttent avançant jusqu'au bout, *to the goal of success*. »

L'année dernière encore, de Pimprez, où il était en convalescence, il me dit dans une de ses lettres toujours remplies de vie spirituelle comme celles qu'il m'écrivait il y a un quart de siècle : « J'ai 74 ans et je m'approche du terme, tout en ayant conservé ma vigueur d'esprit. Si je ne guéris pas et que je m'en aille, nous nous reverrons dans l'au-delà. »

Cela ne peut tarder longtemps, souvent malade aussi et sous le poids de l'âge. Nous sommes nés près de La Fère, ma femme le 4 décembre 1828, juste quelques mois après M. Leymarie, et moi en 1830. Le soleil dans la vallée de notre présente existence est déjà bien bas, il va se coucher, enfin ! Nous allons donc bientôt, avec une nouvelle vigueur, recommencer ce que nous n'avons pu achever dans cette présente vieille demeure, qui va s'effondrer et nous laisser sortir pour mieux faire. Telle est la loi éternelle de l'évolution des mondes et des âmes, en Dieu, mystère à jamais caché, cause première, source de toute chose que saint Jean a si simplement défini : « Dieu est amour. »

Chère Madame, je dois confesser qu'il me reste un regret : Dès l'automne dernier, je nourrissais la pensée d'écrire à M. Leymarie pour commencer ainsi le nouveau siècle ; mais, en janvier, j'ai pris la grippe qui m'a duré six semaines, et j'ai donc remis à plus tard ; mais ce « plus tard » est devenu trop tard ! Que de fois, sous une bonne impression, nous devrions nous empresser autant qu'il soit tant soit peu possible. Je pouvais le faire dans ma convalescence, et je ne l'ai pas fait. Pardon, cher frère, je sens que vous me comprenez comme vous m'avez toujours compris.

Pardon, chère Madame, pour cette lettre et mon français qui n'a pas bien progressé depuis passé un demi-siècle (52 ans) que je suis loin de la France et toujours parmi les peuples parlant d'autres langues et puis mon instruction a été négligée dans mon enfance.

Mon épouse se joint à moi en écrivant cette lettre, nous sympathisons avec vous et les vôtres dans votre grande épreuve, et nous prions pour vous. Après avoir lu l'article du *Banner of Light*, annonçant le départ de notre ami, notre premier mouvement, à notre petite séance de famille, a été de lire la prière pour quelqu'un qui vient de quitter la terre, dans notre recueil de prières et méditations spirites.

Bien chère Madame, amie et Sœur E. S., ma femme et moi, du fond de ce coin reculé du monde, nous vous envoyons nos plus sincères et profondes sympathies, non seulement par le faible et défectueux langage de cette lettre mais aussi du plus profond de notre cœur — nos *thought-transferences* pensées transférées d'âme à âme.

Vos dévoués,

ISIDORE PLAQUET et VÉRONIQUE PLAQUET, son épouse.

Nous exprimons ici toute notre reconnaissance à M. Falcomer et à M. et Mme Isidore Plaquet, pour leurs lettres si sympathiques, et nous remercions en même temps tous nos correspondants pour les nombreuses lettres de condoléances qui nous arrivent encore journellement de l'étranger et qui toutes sont remplies de si bonnes pensées à l'égard de notre regretté M. Leymarie. Le temps nous manque absolument pour répondre à toutes.

M. L.

PREDICTIONS

M. R...., écrivain et fonctionnaire éminent à Washington, médium voyant et auditif remarquable, a publié dans : *The Religio-philosophical Journal*, une intéressante prophétie, qui, chose étrange ! s'accorde exactement avec les prophéties de Mme de Ferriem, célèbre pythonisse de Berlin, que les lecteurs de la *Revue Spirite* connaissent par mes précédents articles, et avec les prédictions de M. le D^r Max Muehlenbruch, médium voyant de Oakland (California U. S. A.), qui ont été publiées dans la brochure : *D^r Max Muehlenbruchs' five editions of prophecies*. — Or, M. R... écrit que, dans les premières 25 années du xx^e siècle, de grands changements et bouleversements auront lieu en Europe. Les gouvernements monarchiques, sauf quelques petites exceptions, tomberont, et seront remplacés par des gouvernements républicains. Au début du premier quart du siècle la reine Victoria d'Angleterre mourra après une courte mais grave maladie. Son fils, le prince de Galles, montera sur le trône britannique, mais règnera très peu de temps, et mourra de mort violente. Après sa mort, le duc d'York lui succédera sur le trône d'Angleterre, mais ce sera le dernier monarque de la Grande-Bretagne et le dernier empereur des Indes. Dans une quinzaine d'années, la République sera établie en Angleterre. Avant la proclamation de la République, l'Angleterre essuiera beaucoup de revers. Elle aura des guerres dont les résultats lui seront funestes. Elle perdra les Indes et la moitié de ses colonies. En un mot, après la perte du Canada, des Indes, de l'Australie et de l'Egypte, la puissance de la Grande-Bretagne déclinera rapidement et elle deviendra une puissance de troisième rang. J'ajouterai à cela que, selon le D^r Max Muehlenbruch, l'Irlande profitera de la première guerre, où l'Angleterre

sera battue, et proclamera son indépendance avec un gouvernement républicain. A propos de la France, M. R... déclare qu'elle jouira d'une paix et d'une prospérité relatives, ayant toujours à sa tête un gouvernement républicain. — Tous ces changements auront lieu, comme je l'ai dit plus haut, dans le premier quart du xx^e siècle. M. le Dr Muehlebruch ajoute à ces prédictions, que l'Allemagne aura, avant 1910, trois empereurs sur le trône impérial. L'empereur Guillaume II mourra de mort violente. L'Allemagne aura deux grandes guerres avec les puissances avoisinantes. Une de ces guerres sera à son profit, l'autre lui sera funeste. — A propos de l'Italie M. le Dr Muehlebruch déclare : « *Italy will be drawn into trouble diplomatically against its own wish, but the star of peace is over that country.* » (L'Italie sera poussée dans des troubles diplomatiques, contre son propre désir, mais l'étoile de la paix se trouve sur ce pays). — Avant l'année 1910 beaucoup de sang coulera en Allemagne. — Entre 1900 et 1910, un Français inventera un télescope qui bouleversera l'astronomie moderne. Ce télescope aura une longueur de 5 pieds, et son diamètre sera de 8 pouces. Ce télescope sera tout aussi puissant que les plus grands inventés jusqu'à présent. — La Chine, selon le Dr Max Muehlebruch, perdra avant 1910 beaucoup de son territoire et sera partagée entre trois puissances. — L'Espagne aura avant 1925 deux conflits avec deux puissances et, avec grand' peine, elle évitera une guerre, qui lui serait funeste. Il y aura des troubles et insurrections en Espagne, qui finiront par la mort violente de deux hauts fonctionnaires. Aussi, selon le Dr Muehlebruch, avant 1910, le Mexique perdra son indépendance par suite d'une guerre avec les Etats-Unis, qui en ce temps auront une flotte de guerre formidable. — Si l'on doit en croire M. le Dr Muehlebruch, avant 1925, toutes les Républiques de l'Amérique du Sud, sans exceptions, perdront leur indépendance et seront réunies aux Etats-Unis.

Voici la prédiction de M. le Dr Muehlebruch, concernant la ville de Paris :

« *The city of Paris, in France, will see a large fire and many large buildings will fall prey to the flames with great loss.* »

J'ajouterai à cela, que M. Magon de Granselve traça, en 1885, les horoscopes de vingt-quatre souverains. Ces horoscopes furent publiés par l'éditeur Dentu à Paris. On y trouve, après l'examen des signes régissant l'horoscope du feu roi Humbert I^{er} d'Italie, ces pronostics :

« C'est à partir du 29 mai jusqu'au 24 juillet 1900, que se trouve la date fatale! »..... — M. Magon de Granselve, enfin, circonscrit ses recherches et place après le 4 juillet la date de la mort du roi Humbert. Or, le drame de Monza a eu lieu le 29 juillet 1900. — Selon le même astrologue, la mort du roi Léopold des Belges est fixée au 5 mars 1907 ; l'empereur François-Joseph d'Autriche quittera cette vallée de larmes, le 21 février 1911.

NÉCROLOGIE

Nous avons le regret d'enregistrer le départ d'un des plus vaillants et des plus anciens soutiens du spiritualisme, M. MATTHEWS FIDLER, de Gothenbourg, qui fut en Suède l'un des chefs du mouvement. C'est lui qui, ayant pour médium Mme d'Espérance, obtint les manifestations et les matérialisations célèbres qui, par leur caractère d'authenticité indiscutable, ont occupé si vivement l'attention de la presse spiritualiste, il y a quelques années.

Nous empruntons à un correspondant du *Light*, qui le connut intimement, les renseignements suivants sur ce remarquable caractère :

« Matthews Fidler, spiritualiste », car telle fut sa qualification habituelle, avait acquis l'affection et le respect de tous ceux qui le connurent, et ils étaient nombreux. Il y a peu de villes et de villages en Scandinavie, où il ne fût connu ; et partout où on le connaissait, on l'aimait.

La nature de ses occupations le força à voyager pendant plusieurs années en Suède, en Norvège, en Finlande et en Danemark. Elle le mit en contact avec toutes les classes de la société, depuis les plus élevées jusqu'aux plus humbles ; partout il introduisit le spiritualisme avec lui, car, comme il aimait à dire : « Je suis d'abord spiritualiste, et ensuite commerçant »...

L'œuvre de Matthews Fidler « le spiritualiste », ne peut se résumer en quelques mots, car elle s'étend sur une période de plus de trente ans, pendant lesquels il se montra infatigable. S'il ne fut pas le premier introducteur du spiritualisme en Suède, il fut certainement des premiers, et sa tâche fut rude et ingrate. Il y a peu d'hommes dont on ait tant parlé dans toute cette région, peu qui aient occasionné tant de controverses, de contradictions, peu qui aient soulevé tant de critiques, favorables et défavorables. Au milieu de difficultés qui en eussent terrassé bien d'autres, il continua son labeur, sans s'arrêter. Sa sincérité, sa croyance, grave et positive, dirigeant tous ses actes, entraînaient la conviction avec ses enseignements. Il y joignait une noblesse de caractère, une sympathie pour tous, une affabilité efficace et universelle, qui ont fait dire plus d'une fois que si le Spiritualisme possédait de tels auxiliaires, il fallait que ce fût quelque chose qui méritât d'être connu.

Ceux qui le virent à l'œuvre peuvent seuls comprendre les difficultés, les découragements, les déceptions amères qu'il eut à souffrir au début de sa carrière de pionnier. Lorsque, après un travail pénible, long et acharné, le succès semblait devoir couronner ses efforts, une tempête s'élevait sous l'action de l'un ou l'autre des partis adverses, et la petite troupe de spiritualistes dont il était le chef, abandonnée de tous, devenait l'objectif des moqueries et des calomnies. Mais le courage de notre ami se retrempait dans ces attaques, et, fortifié par l'opposition, il insufflait aux autres quelque chose

de ses espérances inaltérables, et les décidait à persévérer, par la certitude du succès final...

M. Fidler avait donné comme instructions de ne faire aucun frais pour ses funérailles ; il voulait qu'on n'y invitât personne et qu'on n'apportât pas de fleurs sur son cercueil. Ses désirs ont été respectés autant que possible. On n'a envoyé ni fleurs ni invitations ; mais une foule énorme se trouva à son convoi, et il y avait tant de fleurs qu'il fallut des voitures de supplément pour les transporter à son monument. Dans toute la ville, toutes les cloches sonnaient, et les drapeaux étaient descendus à mi-mât. Pendant que le corps était exposé dans son cercueil, les pauvres gens se pressaient dans la chambre mortuaire pour embrasser ses mains, et même ses pieds, et le remercier de toute l'aide et de toute l'affection qu'il avait eus pour eux. Tout cela se produisit à l'improviste ; non pas qu'on ne s'attendit à sa mort, car on y était bien préparé, mais on ne s'attendait pas à cette explosion de douleur, et l'on ignorait l'estime où il était tenu par tous, grands comme petits. Depuis le palais du roi jusqu'à la chaumière du paysan, l'expression des regrets s'est produite unanimement à cette occasion. Son corps a été incinéré après le service funèbre, et on a placé dans l'urne contenant ses cendres un rouleau de parchemin avec l'inscription suivante :

« Dans cette urne sont les cendres de Matthews Fidler, né le 29 juillet 1843, à Orthwaite, Cumberland, Angleterre, et qui quitta cette vie le 21 mai 1901 à Gothenburg, Suède, laissant pour le pleurer une veuve et trois fils.

« N'espérant pas retrouver son égal sur terre nous regrettons ce départ prématuré ; mais nous nous réjouissons que ses longues souffrances aient pris fin, sachant qu'il n'est ni mort ni endormi, mais que son esprit est avec nous pour nous guider dans les épreuves et les difficultés qui nous attendent jusqu'au jour où nous déposerons le fardeau de la chair.

« Etant spiritualiste, la mort n'était pour lui que la porte qui donne accès à une vie plus complète, où il pourra continuer l'œuvre qui lui était chère.

« Sa seule pensée, pendant cette vie, fut de faire du bien à ses semblables, surtout aux pauvres et aux affligés, et beaucoup ont perdu en lui un ami généreux et un conseiller.

« La règle de toute sa vie fut : « Faire du bien à tous. » Sa vie fut un enchaînement ininterrompu de bonnes et nobles actions. Que sa mémoire et son exemple soient toujours chers à nos esprits ».

Ce parchemin resta ouvert pendant six heures, et pendant ce temps la foule se pressa pour y poser ses signatures ».

Traduit par G. BÉRA.

Souscription en faveur de la famille Fox-Jencken

Comme nous en annonçons l'intention à nos lecteurs dans notre numéro du mois précédent, nous ouvrons aujourd'hui une souscription en faveur des enfants et petits enfants de celle qui, pour la première fois, nous mit en communication avec les Invisibles, et à qui nous devons, par conséquent, l'immense mouvement spiritualiste qui s'étend aujourd'hui sur le monde entier. Les sentiments de solidarité qui nous sont enseignés, et que nous professons, nous font un devoir de venir au secours de cette glorieuse famille, tombée dans la détresse la plus complète.

1^{re} Liste.

Produit à ce jour de la souscription ouverte par le *Spiritualisme moderne* et inscrite au numéro du 20 août de ce journal 131 fr.

BULLETIN DES SOMMAIRES

Le Messager de Liège. — Discours de M. LÉON DENIS, au Congrès de 1900. — Au delà de la mort. — Le monument de Chevreul. — Télépathie. — Matérialisation authentique, médium Mme E. COMPTON. — Un village spirite, par JULES BOIS. — Le médium-guérisseur, LOUIS ANTOINE. — Nécessité d'une réforme religieuse.

La vie d'Outre-Tombe (Charleroi). — Communication de l'esprit, CHARLES FRITZ. — Au delà de la mort, par ETHEREL rédacteur au *Messager de Bruxelles*. — L'immortalité n'est pas une illusion, par J. F. — Communications obtenues dans un petit cercle à Bordeaux, esprit de LAMENNAIS. — Appel aux Esprits supérieurs, poésie d'EDGAR POÉ. — Action de la musique sur les plantes (*Light of Truth*). Très bon article de M. J. ROLAND dans le petit *Messager de Bruxelles* sur la société spirite de Jumet-Gohyssart (Hainaut).

Le Progrès Spirite (Paris). — L'enquête sur le spiritisme du journal *Le Matin*, par A. LAURENT DE FAGET. — Dissertation sur la création des âmes, par JEAN ERIAM. — Spiritualisme et matérialisme. — La part du chien, par MARC LANGLAIS (*L'Ami des bêtes*).

Le spiritualisme moderne (Paris). — Faire de son mieux et laisser dire, par BEAU-DELOT. — De la charité efficace, communication de l'esprit PONTIUS. — Réparation, au sujet de Mme Anna Rothe. Actualité : L'au delà et les forces de l'inconnu, de JULES BOIS, articles du *Matin*, par Mme DE KOMAR.

La paix universelle (Lyon). — Etudes celtiques, par E. BOSCH. — L'idée de Dieu à travers les âges, par E. DE BEYLE. — Victime, le saint de MARLHES, J. B. PLAY, berger guérisseur en police correctionnelle. Condamné à 50 francs d'amende. — Spiritisme et politique, par le Dr BERTRAND LAUZE.

Revue Théosophique française (Le Lotus bleu). — Dévotion et vie spirituelle, par ANNIE BESANT. — Simple aperçu de théosophie, par le Dr PRAT-FLOTTES. — Le beau est-il indispensable, par BLANVILLAIN. — Le Pérou antique, par LEADBEATER. — Echos théosophiques, par D. A. COURMES. — Doctrine secrète (3^e volume, suite), par H. BLAVATSKY.

L'Initiation (Paris, juillet). — Les arts divinatoires, comment on lit dans la main, par PAPUS. — Un drame mystique, par R. STE MARIE. — L'homme de désir, par SÉDIR. — Les sept dimensions, par E. BOSCH. — Au pays des Esprits. — Introduction à l'étude du son, lumière et couleurs dans l'astral, par TIDIANEUQ. — Vocabulaire de la terminologie de Jacob Böhme, par SÉDIR.

Les Temps meilleurs, directeur M. Lessard (Verdad), à Nantes. — Le chemin de la vérité, la vie, chap. III. L'homme nouveau, par UNE DES LAMPES DU SANCtuaIRE. — Le but de la vie, œuvre inédite de CH. FAUVET. — Deux routes dans la destinée sociale, par VERDAD-LESSARD. — A l'église réformée de Nantes, un discours de M. Durand-Gasselin. — Conseils donnés par le CHRIST aux heureux du monde : Lisez. Méditez. Pratiquez, par UN PRÊTRE CATHOLIQUE.

La Revue cosmique (Paris). — Cause première du mal : Ce que fut la chute. Ce que représente la faute d'Eve. Ses conséquences. But de la vie humaine. — Textes commentés : Les Vies d'outre-tombe d'ATTANÉE OANNÈS. — Le prééminent Ad-Ad et son royaume. — Région de l'âme : 1^{er} degré, ceux qui doivent revenir ; 2^e degré, les endormis ; 3^e degré, l'âme des sens ; 4^e degré, l'âme intellectuelle. — L'hirondelle blanche, vieille légende.

Le Journal du Magnétisme. — Allan Kardec, chef du mouvement spiritualiste, sa biographie, son portrait. — 91^e conseil pratique : contre l'arthrite ou tumeur blanche, par DURVILLE. — Des actions pernicieuses des sérums sur l'économie, par le D^r BOUCHER. — Etude sur l'être collectif dans les séances de spiritisme, par ED. DACE.

L'Echo du Merveilleux (Paris). — Les guérisons de Tilly, par GASTON MÉRY. — L'aéronaute Santos-Dumont et les talismans chrétiens, par G. MALET. — Le prince Henri d'Orléans et le Merveilleux, par COUTENAC. — L'écriture de Guillaume II, par FRAYA. — La voyante de la place St-Georges, par E. MARIOTTE.

Bulletin de la Société d'Etudes psychiques de Nancy. — De la Bilocation ou dédoublement de l'homme vivant, par le D^r HAAS. — Le Magnétisme, la Suggestion, par M. A. THOMAS. — Apparition télépathique, par Mme DROUVILLE. — Phénomènes spirites, par M. PROUVÉ.

Le Moniteur des Etudes Psychiques (Paris). — Un homme étrange, Le Sorcier, par P. ST-CLOUD. — Le « Grappin » du Curé d'Ars, par A. MONNIN. — De la transmission de la pensée à distance, par le D^r BALME. — De ci, de là, par O. DESCISEAUX.

L'humanité (Paris). — Les langues de feu, par GUY STAR. — Congrès de l'Humanité (suite). — Quelques mots sur l'éducation, par GUY STAR. — Le Féminisme : Lettre de Russie. — La femme au foyer. La femme et la liberté. — A nos frères noirs, par AD. LABA. — Hygiène, la licence des rues.

La Revue du Monde invisible. — L'influence de l'âme sur le corps, par Mgr MÉRIC. — Les Dons surnaturels dans l'Eglise primitive, par A. MARÉCHAUX. — Les anges dans l'Univers, par A. VAN MONS. — Maison hantée, par le D^r IGNOTUS. — La physique de la Magie, par A. DE ROCHAS.

Novo sunce (Le nouveau soleil). Revue croate d'Etudes psychiques, paraissant à Zagreb, sous la direction du D^r HINKOVIĆ. — 1^{er} août. — Cas de télépathie et fantômes matérialisés de personnes vivantes. — Evénements mystiques dont je fus témoin, par SIMON STANOJEVIĆ. — Esprits dessinateurs et peintres (le cas de M. Desmoulins). — Le spiritisme, d'après Allan Kardec. — Faits divers. — Pensées.

Reçu de Rio-de-Janeiro. — Science spirite, origine de la médecine, spiritologie, origine, nature, évolution de l'âme humaine, par le D^r A. PINHEIRO GUESDES (en langue portugaise).

Le Gérant : PAUL LEYMARIE